

3281
Reg.
447
RÉPONSE

D'UN

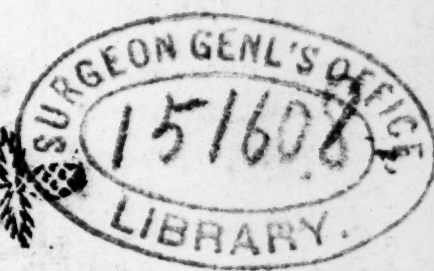
CHIRURGIEN

A U

SECOND MÉMOIRE

*Qui concerne le Régime Végétal,
proposé pour les Gens de Mer, par
M. POISSONNIER DESPERRIÈRES, Médecin.*

Dépérir empoisonné n'est-ce rien? Dis . . . (S.R.)

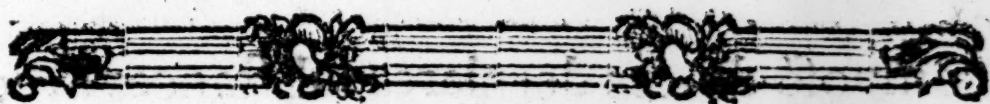


LONDRES.

M. DCC. LXXVI.

Quid hoc veneni sævit in præcordiis?

HORAT. EPOD. ODE. III.



P R É F A C E.

LE projet d'un régime *purement* végétal, présenté dans le premier Mémoire de M. P... D... comme un *moyen spécifique* contre les maladies des gens de mer, étoit déjà enfanté & sous les yeux de la Marine, quand je partis pour les Indes. La nouveauté du dessein, la singularité de l'exécution appuyée sur des faits imaginaires & faux, frappoient tous les esprits d'étonnement & d'aversion, tandis que les partisans de ce système prônoient avec chaleur & suivant leurs intérêts, les avantages du nouveau régime, sur l'ancienne façon de nourrir les Equipages en mer. Comme s'il n'y avoit pas un milieu dans tout, ces partisans outrés de la diète Pythagorique donnoient hardiment l'entière exclusion aux substances animales, tandis qu'il étoit plus raisonnable de proposer un régime

composé de ces dernières substances avec les végétales les plus propres à se conserver & les plus salutaires pour les marins.

Le feu de l'enthousiasme, qui agitoit certains esprits jaloux d'une invention surannée, plus jaloux encore de son succès, les égara tellement qu'ils fermerent les yeux à la lumière de la vérité. A des objections justes, naturelles, formées contre l'exécution de leur projet; à la négation des faits qu'ils alléguoient pour le soutenir, quelle fut leur réponse? Des injures, des mots vuides de sens, l'entêtement, la calomnie.

Tel étoit le dangereux effet que cau-
soit le système du régime végétal de M.
P... D... lorsque nous mîmes à la voile
dans les premiers jours de 1771 pour
les Indes. Je me contentai dans mon
voyage de faire quelques légères obser-
vations sur la manière de vivre des peu-
ples Indiens, sans avoir eu la satisfac-

tion d'apprendre ce qui s'étoit passé concernant le nouveau projet. Mais actuellement, instruit de l'état de la question par les Mémoires & les Lettres qui ont parus de part & d'autre, (écrits dont l'époque tient à la mission de la Frégate *la belle Poule* pour les Colonies, en Mai 1771) je crois devoir répondre au second Mémoire de M. P... D... qui ne manqueroit point de tirer d'un silence général des inductions trop favorables à sa cause. Je n'entrerais point dans l'examen du premier, parce qu'il a été complètement rétorqué par les écrits dont nous ferons mention dans la suite.

Ce devoir d'une réponse au dernier Mémoire de M. P... D... est un acte de justice auquel nous ne pouvons nous refuser, en faveur de feu M. de Courcelles, premier Médecin du Roi au port de Brest. C'est sur lui particulièrement qu'est tombé l'orage de la tracasserie, des injures & de la calomnie. Cependant

vj

il n'avoit employé que les voies de l'honnêteté; en prévenant M. P... D... de l'abus de son régime, il n'avoit d'autre intérêt que celui de l'humanité.

Mais tel est le sort des hommes, amis de la vérité & du bien public, c'est de se trouver toujours en butte aux déclamations, aux invectives de ceux dont ils n'adoptent pas aveuglement les systèmes. Un Médecin savant & d'un jugement droit & solide, tel qu'étoit M. de C... pouvoit-il, après avoir blanchi sous l'étendart d'une longue & laborieuse expérience, pouvoit-il bonnement souscrire au projet de M. P... D...? Que ce dernier Médecin eût proposé quelque retranchemens dans la nourriture ordinaire des gens de mer, sa proposition eût été louable; mais que M. P... D... débute par la soustraction entière des viandes en général, comme la cause *principale* des maladies, à des gens accoutumés à la viande, & qu'il y substitue un régime

végétal sec , à titre spécifique d'un remède universel à tous les maux : voilà l'extraordinaire de son projet , voilà son erreur.

L'expérience seule démontre le foible secours du régime végétal sec , tels que les farineux , contre le scorbut & les autres maladies qui affligent les gens de mer : elle prouve même les inconvéniens de leur usage. Si M. P... D... en convient dans son *Traité du Scorbut* , pourquoi la première proposition de son Mémoire roule-t-elle sur les avantages des farineux ? C'est une contradiction frappante. Pourquoi se rejette-t-il ensuite dans son second Mémoire sur les végétaux frais ? C'est une rétractation cachée que nous développerons dans notre Réplique.

La raison, les connoissances de M. de C... étoient trop au-dessus d'une adoption invraisemblable & trop contraires aux loix de la nature & de l'habitude, pour entrer complaisamment dans les

vues de M. P... D... C'est donc en faisant connoître le faux de son système, l'injustice de ses procédés envers M. de C... la fausseté des faits qu'il énonce, celle des citations dont il s'étaye dans son Mémoire, & les contradictions avec lui-même, que nous devons nous acquitter de cette Réponse.

M. de C... auroit publiquement satisfait sur tous ces points, si des oppositions, des prières ne fussent intervenues pour empêcher l'impression de son Mémoire. Il n'est point douteux que, vivement poursuivi & outragé par des sarcasmes injurieux, sa sensibilité & sa patience n'aient été les tristes victimes des tracasseries de son adversaire.

Au milieu de tant de disgrâces si peu méritées, la mort nous a enlevé ce savant Médecin, généralement regretté. Il est principalement de la Chirurgie de la Marine, qui lui doit beaucoup pour sa vigilance & son travail à l'instruction

des Éleves destinés au service des vaisseaux du Roi. On a de lui un Ouvrage classique d'anatomie & d'opérations qui fera toujours honneur à son érudition & à ses connoissances.

Si la perte d'un homme aussi estimable que M. de C... par sa vertu & ses talens supérieurs, nous a privé de la satisfaction de le voir se laver lui-même des imputations malignes de M. P... D.... n'y a-t-il pas lieu d'espérer qu'un jour la lecture de son Mémoire, désiré du Public, mettra au grand jour sa justification, sa sincérité & son amour pour le bien de l'humanité.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

VIRG. ÆNEID.





R É P O N S E

A U

SECONDE MEMOIRE

D E M O N S I E U R

POISSONNIER DESPERRIERES,

Sur le Régime végétal

DÈS que M. P... D... présenta aux gens de mer son Régime végétal sec pour unique nourriture, on travailla de concert à démontrer la folie abusive & meurtrière de son système. L'Académie Royale de Marine du Port de Brest retentit d'un Mémoire très-intéressant de M. de Courcelles, premier Médecin du Roi, contre ce régime. M. le Chevalier de la Coudraye, Officier de la Marine, donna un Mémoire très-instructif sur l'épreuve du même régime à bord de la

Frégate *la belle Poulle*. Un Chirurgien anonyme répandit des lettres critiques : M. Aufray, Chirurgien ordinaire de la Marine, fit des Observations sur le même sujet. Les raisonnemens solides & concluans qu'ils ont employés pour dévoiler le faux de ce système, l'autorité des grands Maîtres, & plus encore celle de l'expérience qui le condamnent, ont enfin rendu l'excellente préférence des végétaux frais aux farineux secs, qui d'abord avoient été indifféremment proposés.

Il paroît néanmoins que les mêmes raisonnemens, quoique protégés d'une approbation authentique sur l'article de la nécessité absolue des viandes, dont M. P... D... continue la suppression avec chaleur, ne sont encore à ses yeux qu'une *incompétence* ou qu'un stérile jugement qu'on oppose à son opinion extraordinaire : car, comme le remarque très-judicieusement M. de la Coudraye, „ n'est-ce point supprimer la viande, que „ de n'en fournir qu'une livre & demie „ par mois, à des gens accoutumés à se „ nourrir de viande? „

La voix unanime d'une Académie favante & d'un Public éclairé n'auroit-elle

pas dû forcer M. P... D... à une rétractation solennelle? La négative est cependant son entier retranchement. Mais croit-il pouvoir défendre sa cause par la fécondité de son imagination prévenue en faveur du régime végétal? Voilà du moins ce qu'il s'est proposé dans le Mémoire qu'il a publié. Comme on y voit plus de sophismes & de sarcasmes injurieux, plus d'imputations générales & particulières que de degrés de preuves convaincantes en faveur de sa proposition; on peut dire avec justice de son Mémoire, qu'il est écrit avec aussi peu de modération que de bon droit pour la cause qu'il défend.

De quel succès M. P... D... prétend-il donc se flatter encore, après une double victoire que ses adversaires ont remportée sur lui, celle de la raison & de la vérité? Sans entrer dans la redite de ces avantages, généralement connus & prouvés, passons à d'autres armes: opposons-lui de nouveau cette leçon du Prince de la Médecine qui est sans réplique : *& quibus semel aut bis, vel plura, vel pauciora & par partes offerri conducatur, videndum. Concedendum autem aliquid &*

consuetudini & tempestati & regioni & ætati. (APH. D'HIPP. 17. 5. 1.)

Quelle objection repousser contre une sentence si vraie & si sagement établie ? & n'étoit-ce pas la règle que devoit tenir M. P... D... pour mesurer & diriger avec sûreté le plan d'un régime convenable aux Marins, sans craindre de déroger aux loix naturelles. *Quale, quid & quando, quantum, quoties, ubi, dando ista notare cibo debet medicus bene doctus ne male conveniens ingrediari iter. (SCOL. SAL. DE REGIM.)* Mais... poursuivons : cet aphorisme va nous conduire à des faits de comparaison très-propres à lui démontrer l'insuffisance & le danger même de son système végétal.

C'est en effet au moyen d'un parallèle rapproché des différentes manières dont se nourrissent quelques peuples, respectivement à l'habitude, à la saison, au climat & à l'âge, que l'on pourroit réprimer le nouveau régime, trop indistinctement présenté pour tous les cas. Ce ralliement feroit une logique de faits nécessaire pour diriger le jugement dans la croyance des inconvéniens fâcheux qui ne peuvent que résulter d'une méthode de vivre opposée à l'axiôme d'Hippocrate.

Dire que le ris est la nourriture habituelle des Afiatiques, & qu'ils s'en accommodent bien, cela ne suffit pas pour oser inférer de-là, qu'on doive l'adopter pour aliment exclusif en Europe, & avec la certitude d'un égal avantage, en le transportant à des hommes sous une situation topographyque bien différente de celle de l'Asie. Tant il est vrai qu'il y a des gens qui ne distinguent pas la nuance des couleurs; tout est blanc ou noir pour eux. Il est donc prudent, avant de porter & d'affecoir son jugement, de recourir d'abord à toutes les circonstances qui peuvent rendre supportable aux Indiens l'usage journalier de ce farineux, & de rallier en même temps celles qui ne permettent pas en général de l'introduire en Europe (ou quelques autres semences de la famille des farineuses) à titre d'*unique* aliment.

Or, voyons quelles sont les loix salutaires qui peuvent plus convenablement établir chez les Afiatiques, que chez les Européens, l'usage des farineux? Nous allons répondre à cet argument par les raisons physiques qui se déduisent suivant l'ordre que nous trace l'aphorisme : *con-*

*cédendum autem aliquid & consuetudini
& tempestati & regioni & ætati.*

L'usage d'un certain aliment farineux dont vivent les Afiatiques, fondé sur une constitution naturellement molle, efféminée & délicate, est le premier point auquel nous devons satisfaire en peu de mots. Leur habitude à la nourriture ordinaire du ris, douce, légère & peu substantielle, tient plus au physique qu'au moral. Effectivement ce peuple étant par tempérament sans activité, sans forces & sans aptitude au travail, il est aisé de voir quel est le genre de vie qui convient le mieux à ses facultés physiques. Il est également aisé d'appercevoir le penchant naturel qui doit l'affujettir à cette diete particuliere, puisque tout concourt chez eux à l'autoriser, plutôt par nécessité que par raison.

Le climat Afiatique va nous offrir des considérations essentielles qui feront indubitablement sentir l'obligation où sont ces peuples d'observer un régime végétal farineux. La chaleur continue du pays, l'inaction ordinaire de ses habitans, l'attrait impérieux qu'ils ont pour la volupté, & par conséquent une plus grande prodigalité des germes de la population ;

tous

tous ces agens réunis, dont les effets successifs portent en général le relâchement sur tous les ressorts de l'économie animale, & détendent ceux des organes digestifs, ne doivent-ils pas être calculés comme des causes très-puissantes, qui nous convainquent [à l'égard de ces peuples] de l'utilité d'une diete douce, humectante & peu fournie de molécules grossieres & massives.

De cette légère esquisse l'on pourroit donc s'assurer que les farineux frais, tels que le gruau, le ris qui croîten abondance sous le climat constamment chaud des Indiens, leur sont indiqués par une habitude contractée *ab ortu*; & que leur constitution foible, voluptueuse & délicate leur en fait respecter l'usage par une nécessité physique; enfin que les farineux frais & choisis dans cette classe leur sont principalement prescrits pour tous les âges par la nature chaude du sol qu'ils habitent, par l'inaction & les plaisirs amoureux, qui tendent de concert à la diminution, à la prostration même de leurs forces & de leur vigueur.

Si nous venons d'établir la diete végétale farineuse par des preuves de nécessité, sous une température chaude; que

l'on suive l'échelle de notre parallele proposé, on découvrira jusqu'où peuvent s'étendre les avantages de ce régime en Europe sous ses différens degrés de latitude. Il suffiroit, par exemple, de s'arrêter un moment à ceux de France, de l'Angleterre & de la Hollande : on y apercevroit aisément une température froide, relativement à la chaleur de l'Asie, & une espece différente d'hommes incomparables aux Asiatiques en forces, en vigueur ; & par conséquent les changemens constitutionnels qu'opere l'impulsion froide de ces climats, en exigeant une méthode de vivre plus conforme à leurs besoins, que celle des peuples Indiens.

Ceux qui ont voyagé en France aperçoivent que la santé, la force des tempéramens sont différentes dans les différens pays. Dans la Bourgogne & dans la Normandie les habitans, ceux même du dernier rang, sont forts & robustes. Dans certains cantons de la Champagne, les habitans sont foibles & languissans. Ces divers tempéramens viennent de la différence des nourritures : la Bourgogne est un pays plus riche, plus fertile que la Champagne ; l'habitant se nourrit mieux & se procure des alimens plus

substantiels. Les Anglois ne vivoient pour ainsi dire que de viandes; le bœuf est leur nourriture ordinaire. Les artisans de Londres, plus réglés dans leur conduite, & se faisant mieux payer que ceux de Paris, sont d'ailleurs mieux vêtus, se nourrissent mieux & multiplient davantage. Ils sont en général robustes & vigoureux.

L'auteur célèbre de *l'Histoire philosophique & politique du Commerce des Européens dans les deux Indes*, dit fort à propos, à l'occasion de différentes Castes de Brames, » qu'on doit faire observer » à quelques philosophes, qui prétendent que l'homme est un animal frugivore, que les militaires Brames qui mangent de la viande sont plus robustes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-temps que les hommes des autres classes qui se nourrissent des végétaux. (*page 54 & suiv. Tome I.*)

Le regne purement végétal, présenté à titre d'unique aliment, ne peut donc être indifféremment admis sous l'atmosphère Européenne, sans préjudicier au bien-être des hommes. Son admission doit elle être plus directe & plus permise

pour les gens de mer, chez lesquels l'absence des végétaux frais, la prompte dépravation putride des semences farineuses embarquées, le chaud, le froid, l'humide & le sec, la fatigue, le repos, la joie, la tristesse & l'ennui, la faim & la soif, événemens qui se répètent fréquemment sur mer, demandent un choix d'alimens à la fois conformes à l'habitude, peu susceptibles d'altération, & suffisans pour entretenir leur état de santé? L'expérience est le garant du contraire de l'admission de ce nouveau régime. Le seul mérite du regne végétal pour toute substance ne se rapportera donc qu'à l'enfance : c'est à cet âge où les organes sont foibles & délicats, qu'il doit raisonnablement se fixer comme à son véritable terme.

Nous conviendrons bien avec M. P... D... que certains farineux frais, choisis, cuits à propos, & préparés sous diverses formes salutaires & agréables, doivent être avec raison en faveur des enfans, des vieillards décrépits, ou de quelques convalescens épuisés, les élémens de leur nutrition & de leur entretien. Nous en excepterons les fèves, les poids & les fayots, qui constituent principalement

le régime proposé, & qui ne peuvent en aucune façon fournir une nourriture saine & agréable : témoins M. M. Rouppe, Lind, Macbride, Pringle, Lorry, Arbuthnot, &c.

Mais, parce que les farineux composent un suc nourricier léger, perméable & proportionné à la foiblesse, à la délicatesse & au développement des organes de leurs individus : ne sentira-t-on pas des inconvéniens sans nombre à prolonger leur usage au-delà des bornes ordinaires. Par exemple, le développement du corps, qui croît & grandit peu-à-peu dans le premier âge ; celui des viscères, qui travaillent à assimiler les matériaux de cet accroissement : les jeux de l'enfance vifs & soutenus ne font-ils pas de bonne heure pressentir par des appétits répétés, le besoin d'une nourriture plus abondante & plus chargée de molécules nourricières ou organiques, que celle des farineux ? L'influx du climat Européen, assez ordinairement froid, & dont l'action roidit & donne de l'énergie aux ressorts hydrauliques de la machine humaine, ne la détruiroit-il pas sans les secours analogues de la réparation par des principes plus substan-

tiels & plus massifs que ceux des végétaux ?

Les alimens légers , tels que ceux que l'on tire du ris, du gruau, &c. deviennent insuffisans pour le bien-être de ceux qui s'exercent ou qui travaillent. M. de Buffon attribue encore aux alimens, outre la faculté de réparer, un autre usage qui est proportionnel à leur qualité massive, ou à leur quantité. Ils servent, pour ainsi dire, de lest à l'estomach & aux boyaux, en les soutenant dans un état de tension propre à contrebalancer les forces des autres parties voisines : car du défaut de résistance de ces organes membraneux résultent l'affaïsement & la foiblesse, qui sont les premiers symptômes de l'extrême besoin.

Qui doute que la transpiration cutanée, la pulmonaire, les sueurs & les autres excrétiions, dont la quantité est en raison du mouvement, du climat & de l'espece de nourriture, font une perte très-considérable, particulièrement chez les jeunes gens qui indépendamment de cette dissipation, doivent encore, au moyen d'une double dépense, croître & se substantier ? Cette perte n'est point idéale ni le fruit de l'imagination : elle se fait visi-

blement par l'action des solides sur les fluides; & de la réaction de ceux-ci sur les solides résultent des frottemens multipliés, qui tendent incontestablement à produire la destruction entière de nos parties. Comment infirmer cette vérité? Elle est prise dans la nature des êtres animés que l'on voit dégénérer & périr par leur propre organisation, si on ne prévient efficacement les désordres & la chute par une analyse de matieres, capables de suffire à l'accroissement, à la nutrition & à la déperdition par les voies naturelles.

Si nous considérons les mœurs des anciens peuples, nous verrons que leur grandeur, leur décadence & leur dépérissement total n'eurent point d'autres causes, que celles de la différente éducation physique qu'ils donnerent aux enfans & qui influa sur leurs tempéramens. La saine philosophie nous dicte, que si on élève un jeune homme au milieu de l'oïveté voluptueuse; si dès son enfance il n'est nourri que d'alimens légers & peu substantiels, il devient foible en croissant, & bien loin d'acquérir une constitution mâle, il ne respire que la vie oïseuse, efféminée; lorsqu'il arrive dans un âge for-

mé, au lieu d'avoir le courage & la force d'un Spartiate, il a la timidité, la foiblesse & souvent la lâcheté d'un Sibarite.

Ce n'est donc pas sans raison que Galien interprète de l'esprit d'Hippocrate, nous dit que la constitution d'un corps, peut être entièrement changée par la nourriture; mais il auroit dû ajouter, & la *disposition de l'esprit*, par la cause des rapports immédiats du physique au moral, & du moral au physique. C'est pourquoi Xénophon, du temps de la splendeur de la Grèce, faisant allusion aux Perses, en fait connoître toute la foiblesse & l'indolence par la qualité de leur nourriture trop légère & incapable de les roidir contre les fatigues de la guerre, de la chasse & de la culture des terres. (*De pers. leg. & institut.*)

D'après cet exposé on peut donc déjà conclure que le régime simplement végétal, proposé pour aliment, ne peut être indifféremment admis en faveur des Marins; & qu'il n'est véritablement indiqué par la raison & l'expérience, que pour les besoins de l'enfance où d'une vieillesse décrépète, & le premier état des convalescens exténués. Voilà à notre avis les

limites où doivent se borner tous les avantages qu'on en peut attendre.

Après avoir limité dans sa juste valeur, l'usage du régime végétal farineux, prenons le second Mémoire de M. P... D... pour examiner les nouveaux fondemens de son système. Ce mémoire peut être divisé en quatre parties : nous nous proposons de le considérer sous ces quatre points de vue relatifs au soutien de la cause.

La première partie roule sur l'exposition des principes de M. David Macbride, Chirurgien de Dublin, concernant les propriétés de *l'air fixe* généralement pris, adopté & considéré par cet auteur, comme le principe d'union, le ciment, le lieu, en un mot, le principe conservateur des différentes parties constitutives des corps, particulièrement végétaux & animaux.

La deuxième embrasse non-seulement les causes ordinaires du scorbut; mais encore les moyens assurés de sa curation, par l'effet des *végétaux frais*; & ceux de prévenir cette cruelle maladie sur mer, par la juste préférence des *mêmes végétaux*, aux farineux secs. Ici la réunion du sentiment de M. P... D... au nôtre, sur le droit de la préférence méritée des légumes ré-

cens aux secs , nous donnera lieu de reconnoître à la suite sa rétractation.

La troisieme est l'historique des faits principaux , sur lesquels l'Auteur a travaillé à établir des avantages favorables à son projet végétal.

La quatrieme enfin , concerne une discussion de M. P... D... avec M. Auffray , au sujet des observations que ce Chirurgien éclairé , & d'un mérite connu , a recueillies & communiquées touchant le régime végétal , au retour de son voyage sur la frégate , *la Dédaigneuse*.



PREMIERE PARTIE.

L'AUTEUR du systême végétal n'adoptant dans son Mémoire, les recherches de M. Macbride sur l'air fixe, (*a*) envisagé par ce physicien, comme le principe de la cohésion des parties constitutives des corps végétaux & animaux, & de leur conservation, ne les adoptant dis-je que quant aux effets qu'il ne croit pas devoir attribuer à l'air, s'éloigne de ce même *air principe* & le réfute, pour lui substituer le *principe igné* dont il fait, le seul agent conservateur de ces corps. (*)

Sans vouloir trop favoriser l'opinion

(*a*) Nous entendons par *l'air fixe*, un moyen général, immédiat, étroitement lié à la matière du feu & de l'eau, dont la nature se sert dans ses opérations, pour maintenir enchaînées les parties constitutives de tous les corps. Franklin dit que certains fossiles, tels que le soufre, le charbon de terre, &c. contiennent beaucoup de feu & d'air; & que ce qui se détache, se sépare des corps que l'on brûle, n'est autre chose, indépendamment de l'eau & de la terre, que l'air & le feu, qui auparavant en faisoient la partie coërcible.

(*) Voyez la Page 5 de son second Mémoire, & la Note de la Page 37 *ibid.*

de M. Macbride sur l'adoption générale de l'air fixe, sans admettre celle de M. P... D... sur le principe igné qu'il trouve plus conforme à la cause immédiate de l'union, de la cohésion & de la conservation des corps; il faut cependant convenir que les sentimens différens de ces deux auteurs, sur cette cause qui réunit nécessairement l'action de l'air & du feu, pourroient très-bien se concilier.

En effet l'air est un fluide très-subtil qui existe de tout temps, suivant l'opinion des plus célèbres physiciens, indépendamment des corps étrangers qui s'y mêlent. Parmi ces corps, le feu qui met tout en mouvement, ne peut certainement ni être produit, ni conservé, ni dirigé, ni augmenté, ni modéré sans l'air. Si l'air est absolument nécessaire à l'action du feu, il doit nécessairement entrer pour beaucoup dans toutes les opérations du feu, comme cet élément entre dans l'action de l'air. Sans celui-ci le feu ne peut être appliqué à d'autres corps; sans lui il cesse d'agir sur eux.

L'air est au feu comme l'eau est à l'air; c'est le sentiment le plus généralement suivi. L'air, le feu & l'eau sont donc des agens aussi étroitement liés, qu'insépara-

bles & indestructibles. (b) C'est pourquoi les grands Chimistes modernes, qui sont du même sentiment que les anciens Épicuriens, prétendent que les parties des premiers corps, qu'ils nomment éléments, sont si adhérentes les unes aux autres, qu'on ne sauroit jamais les séparer. Toutes les impulsions, toutes les attractions, disent-ils, peuvent mélanger les principes élémentaires, les varier par les mélanges, les diviser jusqu'à les rendre insensibles à nos sens; mais elles ne peuvent les désunir entièrement, ni les séparer, ni les détruire :

Sunt igitur solida primordia simplicitate,
 Quæ minimis stipata cohærent partibus arctè,
 Non ex ullorum conventu conciliata,
 Sed magis æterna pollentia simplicitate:
 Unde neque avelli quicquam, neque diminui jam,
 Concedit natura, reservans semina rebus.

LUCRET. DE REB. NATUR. L. I.

Voilà quel étoit le moyen raisonnable de rapprocher le principe général de

■(b) Boerhâave, *Element. Chimiæ*. Hales, *Statiq. des Végét. Réflexions sur Ocellus*, par M. le Marquis d'Argens. *Leçons de Physique expériment.* de M. l'Abbé Nollet.

M. Macbride sur l'air fixe du principe particulier de M. P... D... sur le feu ; en faisant coopérer ces deux principes conjointement & immédiatement à la cohésion des parties constitutives des corps ; mais le moyen de conciliation nous écarte trop de l'opinion de ce dernier auteur sur l'air : il en nie même l'existence comme principe.

L'air n'est point un principe , dit le Médecin , l'air n'est , selon un auteur qui me paroît avoir bien vu cet objet , qu'un composé de feu & d'eau ; d'après cela nous pouvons dire que les substances animales comme les végétales , ne contiennent point dans leur état naturel d'air fixe , d'air principe ; mais bien des matériaux propres à donner , par une aggrégation particulière , l'existence à un composé sensible que nous nommons air , & ces matériaux sont le feu & l'eau. (pag. 5 & suiv. du Mém.)

L'air n'existe donc point par lui-même comme principe dans les corps , puisqu'il n'est que le résultat de l'aggrégation de la matière du feu & de l'eau. Ne pourrions-nous pas dire également du feu : donc le feu n'est point un principe , parce que son mouvement, son action ne peuvent avoir lieu , & ne peuvent être di-

rigés sans l'air? Où il y a nullité de principe , il y a nullité de propriété : M. P . . . D . . . n'est donc pas encore assez solidement fondé pour nier que l'air fixe, l'air principe soit le moyen d'union , le lien des parties constitutives des végétaux & des animaux , conjointement avec le feu ; & encore moins pour nier l'existence du principe aërien. Cet auteur appuyeroit-il son refus de principe à l'air sur la cause de son alliage dans les corps avec des parties étrangères? Mais ce mélange n'est qu'accidentel, & il ne procède point directement de la nature de l'air. Au reste écoutons à ce sujet ce que nous enseigne M. l'Abbé Nollet.

» Quelques Physiciens, dit-il, ont pensé que l'air pourroit bien n'être autre chose qu'un mélange des particules les plus subtiles qui s'exhalent de tous les autres corps , & qui étant trop divisées pour reprendre leur première forme, demeurent sous celle d'un fluide particulier qu'elles composent; mais outre que cette opinion n'est appuyée sur aucune preuve, l'air a des propriétés constantes, des caractères inaltérables par lesquels il se fait toujours connoître

M. Macbride sur l'air fixe du principe particulier de M. P... D... sur le feu, en faisant coopérer ces deux principes conjointement & immédiatement à la cohésion des parties constitutives des corps; mais le moyen de conciliation nous écarte trop de l'opinion de ce dernier auteur sur l'air: il en nie même l'existence comme principe.

L'air n'est point un principe, dit le Médecin, l'air n'est, selon un auteur qui me paroît avoir bien vu cet objet, qu'un composé de feu & d'eau; d'après cela nous pouvons dire que les substances animales comme les végétales, ne contiennent point dans leur état naturel d'air fixe, d'air principe; mais bien des matériaux propres à donner, par une aggrégation particulière, l'existence à un composé sensible que nous nommons air, & ces matériaux sont le feu & l'eau. (pag. 5 & suiv. du Mém.)

L'air n'existe donc point par lui-même comme principe dans les corps, puisqu'il n'est que le résultat de l'aggrégation de la matière du feu & de l'eau. Ne pourrions-nous pas dire également du feu: donc le feu n'est point un principe, parce que son mouvement, son action ne peuvent avoir lieu, & ne peuvent être di-

rigés sans l'air? Où il y a nullité de principe , il y a nullité de propriété : M. P . . . D . . . n'est donc pas encore assez solidement fondé pour nier que l'air fixe, l'air principe soit le moyen d'union , le lien des parties constitutives des végétaux & des animaux , conjointement avec le feu ; & encore moins pour nier l'existence du principe aërien. Cet auteur appuyeroit-il son refus de principe à l'air sur la cause de son alliage dans les corps avec des parties étrangères? Mais ce mélange n'est qu'accidentel , & il ne procède point directement de la nature de l'air. Au reste écoutons à ce sujet ce que nous enseigne M. l'Abbé Nollet.

» Quelques Physiciens, dit-il , ont pen-
 » sé que l'air pourroit bien n'être autre
 » chose qu'un mélange des particules les
 » plus subtiles qui s'exhalent de tous les
 » autres corps , & qui étant trop divisées
 » pour reprendre leur première forme ,
 » demeurent sous celle d'un fluide par-
 » ticulier qu'elles composent ; mais ou-
 » tre que cette opinion n'est appuyée sur
 » aucune preuve , l'air a des propriétés
 » constantes, des caractères inaltérables
 » par lesquels il se fait toujours connoî-

„ tre , & qui ne manqueroient point de
 „ varier selon les circonstances du temps
 „ & du lieu , s'il étoit vrai qu'ils dépen-
 „ dissent de la décomposition de plusieurs
 „ matieres & de l'assemblage de tant
 „ d'extraits. Il est donc plus naturel de
 „ penser que l'air est une espece de subst-
 „ tance particuliere dont la nature est
 „ fixe; que ses parties intégrantes sont
 „ homogenes, ou que ses principes sont
 „ unis de tout temps, pour ne céder à
 „ aucun des efforts que nous pourrions
 „ faire pour le décomposer. „ (*De l'air
 considéré en lui-même. Dixieme Leçon de
 Physique expérimentale, page 179, To-
 me III.*)

Suivant l'opinion de M. l'Abbé Nollet
 & du plus grand nombre des Physiciens,
 l'air existe donc par lui-même, comme
 principe dans les corps, si nous faisons
 abstraction des parties étrangères dissé-
 minées dans sa substance. Il est bien vrai
 que les différentes propriétés des vapeurs
 considérées sur le globe ou dans les ma-
 chines, induisent quelques Philosophes à
 dire : pourquoi attribuerions-nous à un
 élément (l'air) inconnu des effets que l'on
 voit continuellement produits par des ex-
 halaisons visibles & palpables ? Mais s'en-
 suit-il

suit-il, parce que l'air n'est ni visible ni palpable, qu'il n'existe pas comme élément? Ne dira-t-on pas toujours, comme s'exprime M. de Voltaire, *l'air est doux, l'air est serein; & dira-t-on jamais, les vapeurs sont douces, sont sereines*. Tenons-nous-en donc au sentiment général, jusqu'à ce que les anti-aériens aient des preuves physiques sur la négative de l'élément de l'air, & engageons M. P... D... à dire avec nous : *ne sutor ultra crepidam*.

Ce principe, *l'air est au feu comme l'eau est à l'air*, étant généralement reçu; examinons les effets de l'air fixe combiné avec le principe igné.

Le but de ces deux principes concourant aux mêmes résultats, il sera nécessaire pour notre objet de déterminer à la suite, lesquelles des substances animales salées, ou des végétales farineuses seches, déposées dans un vaisseau à la mer, en un endroit chaud & humide, peuvent le plutôt perdre cet air fixe, le *vincutum* de leur conservation, & par conséquent le principe de leur état salutaire pour les gens de mer. Mais arrêtons-nous un moment à réprimer un raisonnement de M. P... D... sur cette

proposition. On ne doit point s'étonner si cet auteur, appliqué au soutien de son système, prépare ici la décision de la question en sa faveur : voici son début. (page 4 du Mém.)

Macbride & les auteurs des Dissertations sur les antiseptiques, tendent tous à prouver, que les substances animales ne tombent dans l'état de dissolution putride, où nous les voyons promptement passer, lorsqu'elles sont dans un endroit chaud & humide, abandonnées à leur mouvement spontané, que parce que l'air fixe, qui entre dans leur composition se développe, s'échappe, & laisse les autres principes constitutifs dans un tel rapport entre eux, qu'il en naît nécessairement ce que nous nommons pourriture Observez que M. P... D... dit dans la note de la page 10 de son Mémoire, à l'occasion de l'air fixe qu'il n'a point : » j'adopte ici l'expression reçue, quoiqu'il n'y ait pas » plus d'air principe dans les corps, » qu'il n'y a de véritables souffres dans » les pyrites, &c. »

Avant d'entrer en discussion, posons premièrement, d'après M. Macbride, que ce qui se passe dans les substances végétales & animales, dont nous nous

nourrissions , par la fixité de l'air , le ciment de leur conservation , se passe également à l'égard de nos corps animés , par le même principe conservateur que nous recevons de ces deux substances dans la fermentation digestive , en un endroit chaud & humide , l'estomach. Car c'est par son dégagement de ces substances pendant la digestion , & par sa réception au moyen de l'entremise des vaisseaux lactés , qu'on explique la vertu antiseptique de l'air fixe dégagé , pour concourir avec le feu à notre conservation. Nous répondrons ensuite à M. P... D... que , quoiqu'il soit vrai de dire que les substances animales fraîches possèdent , à un degré moins éminent que celles du regne végétal récentes , ce foyer de l'air fixe , il n'en est cependant pas moins certain , que les unes sont aussi indispensables que les autres à notre économie.

Les expériences de M. Macbride nous confirment cette vérité en ces termes :
 » il paroît , dit-il , que les substances ani-
 » males étant seules , de même que les
 » végétales , n'abandonnent point leur
 » air fixe sans quelque violence. Mais
 » lorsque les deux sont mêlées ensemble ,
 » il s'établit alors une attraction qui dé-

» gage bientôt l'air qui étoit si intime-
 » ment uni à chacune d'elles dans un état
 » séparé. » (page 35.) Ne voit-on pas
 déjà que cet auteur, moins prévenu que
 M. P... D... sur l'inutilité & les dan-
 gers de la nourriture animale, en fait
 même sentir la nécessité pour le produit
 de son principe établi ?

Nous ne pouvons cependant passer sous
 silence une espece de restriction de M.
 P... D... qui sembleroit dans le mo-
 ment vouloir un peu se rapprocher de
 notre opinion éloignée des farineux secs,
 trop indistinctement proposés pour tous
 les hommes de mer. En effet cet écri-
 vain, avant d'entrer dans le détail du
 scorbut, parlant de cette maladie, page
 7 de son Mémoire, avance que le scor-
 but *n'est autre chose qu'une maladie putri-
 de, lente, dont le traitement bien dévelop-
 pé, doit conduire tout naturellement à ce-
 lui des fievres putrides, vives & ardentes.*

Que M. P... D... nous permette ici
 de lui demander en passant, si les sai-
 gnées qu'indique nécessairement le trai-
 tement bien développé des fievres putri-
 des, *vives & ardentes*, ont jamais été pres-
 crites par des Médecins expérimentés,
 dans le traitement du scorbut qui doit

conduire tout naturellement, dit notre auteur, à celui des *fièvres putrides vives & ardentes*? M. Lind dit expressément : que la saignée ne convient point du tout dans le scorbut, sur-tout lorsqu'il est avancé, & que le malade meurt bientôt après cette opération. (Tome I, page 363.)

C'est ce dont on sera convaincu, continue-t-il, par des faits qui tendront tous à prouver & la nécessité de la proscription des substances animales, pendant la durée de ces maladies, & l'efficacité de l'usage des substances végétales.

A quoi sert à M. P... D... la nécessité de la proscription des substances animales, avec cette restriction, pendant la durée de ces maladies seulement; puisqu'après avoir présenté, sans distinction de cas, son régime végétal, comme un spécifique suffisant pour les individus malades ou non, c'est un remède exclusif qui le dispense de cette restriction. Cependant cet écrivain, qui nous paroît aujourd'hui chanceler dans la cause qu'il défend, voudroit-il involontairement ou de bon gré s'en dégager & se rendre insensiblement?

Pour l'y engager davantage, examinons présentement lesquelles des substan-

ces animales salées, ou des végétales farineuses, déposées dans un vaisseau à la mer, en un endroit chaud & humide, peuvent le plutôt perdre leur air fixe, le principe de leur conservation & de leur état salulaire pour la subsistance des gens de mer.

Si nous considérons les lieux bas, chauds & humides nommés *soutes* à bord d'un vaisseau, dans lesquelles on dépose en tas les semences farineuses qui doivent constituer la nourriture végétale : si nous voyons l'impossibilité d'empêcher leur dépravation ultérieure & très-prompte par la cause de l'encombrement : si on examine encore la difficulté de tirer des magasins à vivres pour les vaisseaux, des farineux bien gardés dans un pays naturellement très-humide ; que doit-on attendre de leur approvisionnement entassé, sinon une fermentation vive putride & prompte, par laquelle l'air fixe se développe, s'échappe & laisse bientôt les autres principes constitutifs dans l'état de pourriture ?

Que de vers ne trouve-t-on pas toujours & en peu de temps dans ces semences altérées, qui très-souvent n'offrent plus à l'œil que leurs écorces cri-

blées de toutes parts? L'expérience journalière est la preuve de cette vérité. M. P... D... pourra-t-il disconvenir de ce que nous venons de lui avancer; & pourra-t-il croire que des farineux aussi flétris & dénaturés, soient propres à nourrir & conserver des équipages sains & saufs?

Ainsi, comme l'expose fort bien M. Macbride, » toute nourriture qui ne » fournit pas une portion convenable à » cet élément (l'air fixe) avance toujours » la putréfaction; plusieurs exemples dans » l'histoire des maladies le prouvent manifestement : parmi lesquelles il y en a » des meurtrières qui ont été occasionnées pour avoir mangé des farineux » gâtés, incapables de fermentation, & » par conséquent de produire la quantité » nécessaire d'air. » (page 140.)

D'ailleurs, en supposant la possibilité d'un approvisionnement choisi de farineux secs, bien constitués, & avec des moyens nouveaux pour les conserver dans leur intégrité sur mer; quel succès peut avoir leur usage contre le scorbut? Car » quoique les farineux secs, quand on » les mêle avec les sucres animaux, fermentent; néanmoins la raison & l'expérience font voir qu'ils ne fermentent

» tent point facilement , & qu'ils ne pro-
 » duisent pas autant d'air fixe que les vé-
 » gétaux frais. Si une acrimonie putride
 » s'est une fois établie dans le tempéra-
 » ment, les farineux seuls se trouvent
 » entièrement insuffisans pour la domp-
 » ter. » (*Macbride* , page 263 & suiv.)

Si l'on passe maintenant à l'examen des substances animales salées, dont l'usage est immémorial pour la commodité & l'utilité des gens de mer, on sentira que ces substances, quoique prosrites, comme les viandes fraîches, par le projet de réforme de M. P... D... ne méritoient cependant pas une exclusion, ni si générale, ni si décisive, pour leur substituer sur-tout des farineux secs, souvent gâtés, incapables même dans leur état d'intégrité de subvenir complètement aux besoins de nos matelots.

Si l'on fait attention combien l'empire de l'habitude a de force & mérite de considération sur l'usage des choses alimentaires, quoique peu saines, mais autorisées par la coutume (c): d'ailleurs si on réflé-

(é) *Paulo deterior & potus & cibus jucundior autem eligendus potius quam meliores quidem, sed ingratiore. A multo tempore consueta, etiam si fuerint*

chit sur les salaisons dont on fournit ordinairement les équipages ; sur la possibilité de n'en tenir dans les magasins que de fraîches & bien préparées ; sur la possibilité de les renfermer dans des vaisseaux bien conditionnés & placés convenablement à bord des bâtimens , de quelle durée ne seront-elles pas à la mer , sans presque subir de changement ? On en a visité dans le port , au bout d'un an de campagne & plus , qui étoient encore très-bonnes & qui n'avoient aucune apparence d'altération. Or , ce qui est arrivé plusieurs fois , doit toujours arriver , moyennant quelques précautions.

Le sel qu'on emploie pour la conservation des substances animales embarquées , n'en est-il pas un moyen sûr ?

deteriora insuetis minus turbare solent. (Aph. d'Hyp. 38. 30.)

Les Afriquains mêlent assez volontiers de la viande & du poisson corrompus avec les farines & les légumes dont ils font leur nourriture , & les voyageurs nous apprennent que les ragoûts , ainsi préparés , ne sont point désagréables. Outre les différens peuples d'Afrique & d'Amérique , les Kampchadales , habitans du Nord , se nourrissent de poissons pourris , qu'ils ont fait fermenter avec l'écorce du bouillot. (*Essais sur la Putréfaction* , par M. Gardane , page 225.)

M. Macbride, ancien Chirurgien de vaisseaux très-expérimenté, le prouve clairement, lorsqu'il dit : (*page 171 & suiv.*)
 » tous les corps salins ont une forte affinité avec l'air fixe ; de-là vient la vertu antiseptique de ces substances ; elles sont toutes susceptibles d'une si grande division , que leurs parties peuvent pénétrer facilement dans un corps animal & s'y joindre immédiatement à l'air fixe de ces corps, où venant à rester , ils empêchent la putréfaction. »
 Or, puisque c'est le principe de l'air fixe qui cimente & unit les parties constitutives des corps, la pourriture par conséquent , qui consiste dans la désunion de ces mêmes parties, n'aura que difficilement lieu de se développer , parce que le principe cimentant y demeurera enchaîné par le sel, avec lequel il a beaucoup d'affinité.

Que répondra M. P . . . D . . . à cette vérité qui gît en faits & en preuves incontestables ? Il objectera peut-être que les parties salines disséminées dans les substances animales préparées au sel , peuvent devenir nuisibles par leur quantité & leur trop long usage aux matelots qui se nourrissent de ces substances. M. Lind a prévu

cette objection en s'expliquant ainsi
 » On pourroit objecter que la salure se-
 » roit plutôt préjudiciable, dans le scor-
 » but que salulaire; j'ai démontré le con-
 » traire, continue M. Lind; & cela est
 » confirmé par la grande utilité que nom-
 » bre de malades, très-affectés du scor-
 » but, ont retiré en boisson, de l'usage
 » de l'eau salée, tant sur mer que sur
 » terre. » (*page 289, Tome I.*)

Au reste, le moyen de débarrasser les substances animales de la trop grande quantité des parties salines, n'est-il pas aussi commode que facile dans les bords, même avec l'eau de la mer? Et ne pouvons-nous pas représenter avec M. Tissot que les fibres lâches de l'estomach, chez les hommes de mer, dont l'action n'est point animée, ont besoin de quelques stimulans qui les tirent de leur engourdissement, tels que le sel, la moutarde, les aromats, &c.

Nous ne disconviendrons pas cependant qu'une trop grande quantité de sel introduite dans le sang, à l'aide d'un usage trop immodéré des salaisons, (ce qui n'arrive point, puisque le gras, accordé par semaine aux matelots, n'est composé que de deux livres & demie à

trois livres de viande salée pour sept hommes ; les autres repas étant composés de légumes) nous ne disconvierons pas, dis-je, que beaucoup de sel ne puisse établir, dans certains temps, une acréte muriatique chez des individus, qui ne feroient point, ou que très-peu d'exercice. Mais cet état de tranquillité ne s'accorde point généralement avec la vie de nos Marins, presque toujours occupés, & n'exclut point par conséquent la nécessité d'un peu de sel dans leurs alimens. *Est quidem sal commune, non alimentum, sed potius ejus condimentum præcipuum & utilissimum, quia ciborum dissolutionem non modo adjuvat, sed & saluberrimas excretiones maximè per alvum & urinam promovet. Rectissimè etiam, Hypocrates, L. de affectionibus, de Salsis pronunciat, quod alvum & urinam cicant.* (Hoffman.)

De ce que nous venons de présenter dans le parallele des deux regnes animal & végétal, on peut donc hardiment conclure, 1°. que les substances, animales salées, fraîches, étant prises en petite quantité, conformément à l'Ordonnance du Roi, sont pour les Marins, particulièrement le lard, d'une nécessité aussi commode que salutaire. 2°. Que l'habi-

tude leur ayant inséparablement introduit l'usage de ces substances; c'est un crime médical de tenter à leur entière proscription. 3°. Enfin, que les substances animales bien préparées & conservées avec soin, quoique possédant à un moindre degré que les végétales fraîches, l'air fixe, constituent cependant, de l'aveu de M. Macbride & de tous les auteurs expérimentés, une nourriture avantageuse, en y ajoutant sur-tout, autant que faire se peut, des végétaux non farineux qu'ils rebutent; mais principalement des acidules conservés par le sucre, le sel, confits dans un bon vinaigre.

On peut également conclure de notre exposé, que les substances farineuses seches, telles que les propose M. P... D... pour unique subsistance aux gens de mer, sans distinction de cas, composent un aliment visqueux, flatueux, de difficile digestion; on peut conclure qu'elles composent une uniformité farineuse, aussi désagréable au goût, que peu suffisante & salutaire, même dans leur meilleur état; que les végétaux farineux, susceptibles, dans des lieux bas chauds & humides, tels que les *soutes* à graines dans les vaisseaux, d'un changement prompt & d'une

putréfaction dangereuse , méritent la proscription la plus légitime. Enfin , que le système des farineux est aussi irrégulier & aussi faux dans ses principes que nuisible dans ses conséquences.

Pour en être pleinement convaincu , il suffit de lire sur ce sujet les Observations de M. M. Lind , Rouppe , Pringle , Macbride , &c. Les farineux frais , qui renferment ordinairement beaucoup d'air , qui venant à se développer , & n'étant pas assez contenus par des organes foibles , ni distribués à mesure qu'il se développe , produit des gonflemens considérables , douloureux , qui sont toujours accompagnés d'un sentiment de mal-aise dans tout le corps , & sur-tout d'embarras dans la tête : c'est cette qualité , dit M. Tissot , qui a fait que les anciens déconseilloient l'usage des graines légumineuses , & que Pythagore , si partisan d'ailleurs du régime végétal , défendoit surtout à ses disciples de manger des fèves & des pois.

Manducare fabam caveas , parit illa podagram.

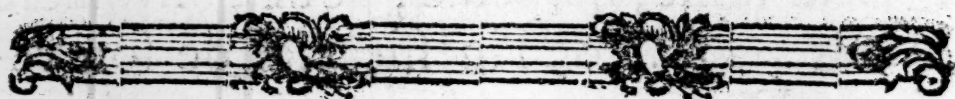
Pisum laudandum ; nunc sumpsimus , ac reprobandum

Est inflativum cum pellibus atque nocivum.

SCOL. SALERN.

Cela suffit, je pense, pour convaincre M. P... D... de l'inefficacité de son régime. De bonnes raisons, des expériences certaines, des témoignages irrévocables, que lui faut-il davantage? Comme nous aurons encore occasion de discuter à la suite son système végétal, nous passerons actuellement à quelques réflexions sur les causes du scorbut.





SECONDE PARTIE.

Tous ceux qui ont lu le premier Mémoire de M. P... D... sur les avantages qu'il y auroit à changer absolument la nourriture des gens de mer, seront étonnés sans doute de ce que cet auteur y ayant enseigné contradictoirement à son Traité des maladies de cette classe d'hommes, que les salaisons dont ils font usage, sont la principale cause du scorbut & des autres maladies qui les affligent, ait tout-à-coup changé de façon de penser & d'écrire à cet égard, en généralisant davantage les causes du scorbut. (d)

Voici comme il se redresse actuellement dans son second Mémoire : je n'ai
 cependant

(d) Tout le monde conveint aujourd'hui que la cause principale du scorbut est dans la qualité de l'air froid-humide, chaud-humide & non dans la nourriture des viandes salées. Les salaisons de même que plusieurs autres causes concurrentes ne sont que des accessoires à la principale action qu'elles favorisent ; mais qui ne peuvent rien sans elle pour la production du scorbut. (Lind, Pringle, Rouppe, Macbride, & M. P... D... lui-même dans son Traité des Maladies des gens de mer.)

cependant pas accordé à ces causes (les salaisons) quelque actives qu'elles soient , la faculté de donner cette maladie Halte-là. Une déposition si claire & si contradictoire de la part de cet écrivain , n'annonce-t-elle pas la rétractation de ce qu'il a précédemment établi en principe , que les salaisons dont les matelots font usage , sont la principale cause du scorbut , &c. . . . C'est un état bien violent que d'être en contradiction avec soi-même.

Malgré la nature de ses raisonnemens , qui sembleroient vouloir s'identifier avec les nôtres , on voit cependant que M. P... D... s'éloigne encore pour revenir à la proscription des viandes , en articulant des faits pour soutenir son système végétal. C'est pourquoi , après avoir discouru sur la décomposition putride des substances animales ; décomposition qu'il fait marcher à grands pas pour développer tout-à coup le scorbut , les fièvres putrides & malignes , &c. il s'écrie à la louange de son régime : *Quelle conduite faudra-t-il donc tenir pendant cette maladie (le scorbut) ? Celle qui est indiquée par nos principes & dont l'efficacité est prouvée par tant de faits. Substituez autant que vous le pourrez , à ces substances animales des*

végétaux , des fruits doux & acidules , & vous verrez disparoître cette maladie.

Hors les cas d'une dissolution putride dans le scorbut , accompagnée de fièvre , hors les cas de fièvres inflammatoires vives , des fièvres putrides & malignes , dans lesquelles les sucs animaux passent vite à une putréfaction âcre par la chaleur , l'idée du retranchement général des viandes , fondée sur une prétendue nécessité *absolue* , n'est pas juste , nous l'avons déjà plusieurs fois observé. Peut-elle l'être , *sur-tout à l'égard des gens en santé* , pour lesquels la même nécessité a lieu dans le plan de réforme de M. P... D... Voilà le principal sujet de nos contestations. Mais le conseil de ce Médecin de se servir *le plus que vous pourrez* , dit-il , *des fruits doux , acidules & des végétaux* , sans doute frais , est très-louable : il ne peut être plus direct aux vues de tous les Médecins expérimentés.

Il nous semble même que cet auteur n'avoit pas besoin de publier cet avis pour nous convaincre de son importance : nous voyons qu'il ne peut lui servir dans ce moment-ci qu'à prouver sa rétractation sur les farineux secs. Nous la prouverons encore mieux ci-après , en démontrant

par plusieurs faits Anglois, auxquels il a recours, concernant la guérison du scorbut au moyen du régime végétal, que cette maladie n'a été réellement & efficacement combattue, tant à terre que sur mer, que par l'usage des végétaux frais & entremêlés de viande.

Un Médecin de Pavie a avancé dans un discours académique, que la maniere dont on se nourrit de nos jours étoit dangereuse. Le régime de Pythagore est à-peu-près celui qu'il conseille. Pour donner plus de crédit à son opinion, l'auteur de ce discours essaie de combattre les expériences de M. Pringle sur la digestion, & semble exiger que les hommes ne se nourrissent que d'herbes, de fruits & de racines. Il s'ensuivroit de ce système que les habitans de ce globe, accoutumés depuis le commencement des siècles à se nourrir indistinctement de végétaux & de substances animales, au lieu d'être conduits vers ce double aliment par un penchant naturel, ont fait & font encore violence à la nature. Ainsi le dépérissement prétendu de l'espèce humaine & l'accroissement exagéré des maladies, attribuées à l'intempérance, viendroient de ce que nous suivons le régi-

me de nos peres : c'est-à-dire , que la nature qui paroissoit veiller à notre conservation , nous auroit trompé jusqu'à présent ; & que , sans être plus coupables que nos ancêtres , les tristes effets de leur vicieux régime nous étoient entièrement réservés.

Comment l'auteur , qui écrivoit en Italie , a-t-il pu se diffimuler la force & la vigueur des anciens Romains ? Pourrions-nous oublier celles de nos Gaulois ? Ces derniers , au rapport de Pline , envénimoient les flèches avec lesquelles ils tiroient le gibier , pour en accélérer la putréfaction ; ce qui est certainement contraire aux vues des partisans du régime de Pythagore. Nous invitons le Médecin de Pavie , *comme celui de Paris* , à consulter les voyageurs ; ils apprendront que dans tous les temps & dans tous les lieux , les hommes se sont nourris d'alimens des deux regnes , & que presque toujours leur force s'est accrue en raison de la nature & de la qualité des viandes qu'ils mangeoient. (*Extrait de la Gazette de santé du jeudi 8 juillet 1773 : de Pavie le 15 juin.*)

Occupons-nous maintenant des faits recueillis , travaillés & altérés par notre

auteur, pour tâcher de déraciner son système dans tous ses fondemens. On verra que la plupart de ces faits raffinés ne sont qu'autant d'échafaudages artistement dressés pour l'élévation de son projet, & qu'on abbat aussitôt que l'édifice est construit. Nous écarterons de nos réflexions les nuages du préjugé, les exagérations de l'enthousiasme, pour ne juger qu'avec impartialité.

Mais avant d'entrer en matière, il est bon de remarquer : 1^o. Que M. P... D... ayant senti la défectuosité de son régime, d'après des observations importantes qui lui ont été communiquées depuis son premier Mémoire, se dégage dans le second du régime farineux sec, & s'éloigne ainsi de sa première proposition errante & fugitive.

2^o. Qu'il s'attache dans les principes de son second Mémoire à l'idée seule indéterminée du régime végétal, afin de ne pas laisser écrouler tout d'un coup l'édifice ruineux des substances farineuses seches titulairement proposées.

3^o. Que d'une autre part il spécifie directement les végétaux frais, dans ce qui gît en fait; c'est l'étiquette remarquable de la rétractation ou de l'oubli des en-

gagemens qu'il a pris dans son titre.

4°. Que toutes les cures opérées tant sur les flottes Angloises que sur les Françoises, ne l'ont été que par les végétaux récents, alliés aux viandes. M. P... D... peut-il donc s'écrier, après ses subterfuges évidens? *Comment des gens de l'art, placés dans les ports, peuvent-ils sans rougir ne pas convenir de la nécessité du régime végétal?*

D'après ce court exposé, il est aisé de voir que M. P... D... abuse *sans rougir* de l'équivoque du régime végétal, pour ne pas montrer ouvertement & de bonne foi sa rétractation sur les farineux secs, spécialement annoncés.

Que l'on jette les yeux sur le siege de Thorn, le premier fait que présente avec confiance notre auteur, quoique fort étranger au succès des farineux secs; on sera convaincu de l'utilité & de l'efficacité des vivres frais des deux regnes contre le scorbut (e). *Peut-on voir un exem-*

(e) Verùm inter causas, quæ corpus ad hunc morbum prædisponere valent, jure & merito recensetur vegetabilium recentium defectus Ultima autem hæc, inter cæteras omnes, validissima est causa, nam doct. Bachstrom postquam animadvertisset hunc morbum Concluserat causam veram & primariam

ple plus frappant, rapporte-t-il, que ce qui arriva au siege de Thorn par les Suédois, où plus de 2000 Saxons, renfermés dans la place, & plusieurs milliers d'habitans périrent du scorbut, pendant cinq mois que dura le siege; tandis que les assiégeans, aux mêmes influences de la saison, exposés à des travaux aussi pénibles que les assiégés, furent absolument exempts de cette maladie. Les Saxons, qui défendoient Thorn & la plupart de ses habitans furent obligés de vivre de salaisons; les Suédois au contraire, maîtres de la campagne, dans la belle saison, furent toujours pourvus de légumes & de vivres frais: c'est-à-dire de végétaux frais & de viandes fraîches.

A ne s'en rapporter, pour saisir la principale cause du scorbut, qui fit tant de ravages parmi les Saxons & les ha-

hujus morbi nullam esse aliam quam diuturniorem à quocunque recentium vegetabilium genere abstinentiam nempè; in obsidione Thorunensi, præter incolas urbis, quinque adhuc aut sex millia militum præfidiariorum solo hoc morbo abrepti fuere, dum interim succis obsidentibus nihil tale contingeret; etenim obsidentes copiam olerum & vegetabilium habere poterant, obcessi minimè, sed sumptis post solutam obsidiorum oleribus, cessavit morbus. (*Roup. de Scorb. pag. 109, 110.*)

bitans de Thorn, qu'à l'usage des salaisons, la cause est insuffisante pour produire cette maladie, sans l'influx d'autres causes plus puissantes. Nous en avons un grand nombre d'exemples. Attachons-nous seulement ici à faire voir l'état des assiégeans, bien différent à beaucoup d'égards, de celui des assiégés; & disons : quelle conséquence de la part de Mr. P. D. qui veut expliquer la cause *principale* du scorbut par les salaisons, de faire entrer en ligne de comparaison les Suédois aguerris, maîtres de la campagne, & pourvus dans la belle saison de vivres frais; tandis que la ville fut bloquée pendant cinq mois, sur la fin desquels (au rapport de M. Lind) la saison fut *extrêmement orageuse & pluvieuse*? Quelle conséquence! répétons-nous, de mettre en comparaison les Suédois gais, tranquilles & à leur aise, avec les Saxons assiégés; condamnés à des travaux continuels, agités par la terreur, la tristesse; exposés à l'inclémence du temps, privés de toute espèce d'alimens frais? Ne voit-on pas *principalement dans l'intempérie de la saison*, dans la crainte, la tristesse, les travaux pénibles & la privation des vivres frais, la cause plus immédiate du scor-

but, que dans l'usage des salaisons? Peut-être encore les assiégés, dans la circonstance malheureuse où ils se trouvoient durant le siege, n'avoient-ils, avec leurs salaisons, que de mauvais farineux emmagasinés depuis long-temps. C'est ce qui arriva au siege de Marseille par Jules-César, où les habitans périrent en grande partie par la nourriture des denrées farineuses fermentées & pourries.

Il n'est pas douteux que certaines passions de l'ame favorissent le développement du scorbut; les personnes naturellement gaies & contentes y sont moins sujettes que les tempéramens craintifs, tristes & mélancoliques : de sorte qu'après M. M. Lind, Muray, Eugalenus, on peut regarder en certain temps l'abattement d'esprit comme une cause, & en même temps comme un symptôme du scorbut & d'autres maladies.

Or, il ne sera point inutile de rappeler à ce sujet l'état des assiégés, bien différent de celui des Suédois, à l'affaire de Thorn. Charles XII, Roi de Suede, conquérant infatigable, arriva aux Saxons le 1 Mai 1703 avec une nombreuse armée. La terreur de ses armes étoit si grande que la moitié de l'armée Saxon-

ne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le Roi Auguste, à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, dont Robés, Gouverneur, défendit la place un mois avec 5000 hommes de garnison, qui furent faits prisonniers de guerre & envoyés en Suede. (*Voyez l'Histoire de Charles XII par M. de Voltaire.*)

En rapprochant de cette description les autres causes du scorbut, dont nous avons parlé ailleurs, quelle différence de position relative à la santé n'appercevons pas entre les Suédois assiégeans & les Saxons assiégés? Les premiers étoient nombreux, puissans, redoutés; les seconds étoient dans des allarmes continues & dans le désespoir, presque sans défense & privés du nécessaire au milieu des veilles & des travaux. D'après cela faut-il être surpris de la mortalité si grande parmi les Saxons, & peut-on voir un exemple plus frappant & plus malheureux?

Si nous passons au second fait, qui concerne le vaisseau Anglois, le *Guernezcy*, nous trouverons sans doute les mêmes succès, touchant l'efficacité des

substances animales conjointes aux végétaux frais, pour prévenir ou guérir le scorbut.

Nous devons au Docteur Lind, dit M. P... D... le fait qui suit & qui vient merveilleusement à l'appui de notre sentiment. Le Capitaine du *Guernezcy* n'ayant pu obtenir de mettre à terre 70 scorbutiques, dont plusieurs étoient au dernier degré de la maladie, ils se rétablirent à bord par le seul changement de nourriture, & principalement par l'usage abondant des végétaux frais.

Que prouve encore ce fait en faveur de la proposition de M. P... D...? Peut-il l'aider à établir solidement la nécessité absolue de la substitution des farineux secs, aux substances animales? Il en appelle continuellement aux végétaux frais. Est-ce-là le texte de sa thèse? & lui a-t-on jamais contesté l'excellence des végétaux frais, sur lesquels tout le monde est d'accord pour leurs propriétés dans le scorbut?

Il faut observer ici que M. Lind cite dans son ouvrage (page 128 & suiv.) l'histoire du vaisseau le *Guernezcy* à dessein de faire connoître par la curation du scorbut, qui regnoit parmi un grand nom-

bre de matelots de ce vaisseau; que cette maladie peut être parfaitement guérie & traitée à la mer, au moyen des secours ordinaires du côté des alimens; pourvu cependant que la température de l'air sec, qualité essentielle, concourt en même temps à cet effet. C'est pourquoi il avoue que le Capitaine Anglois n'ayant pu, à la vérité, faire descendre ses 70 scorbutiques, ils durent leur conservation à la libéralité de ce Commandant, qui leur procura les vins les plus cordiaux.

L'usage des vins & des liqueurs spiritueuses est beaucoup plus salutaires dans les climats chauds que dans les pays froids. Les payfans des provinces méridionales, occupés aux travaux pénibles, ne trempent point leur vin en été, mais seulement en hiver. C'est sur-tout à la chaleur des climats humides & des saisons pluvieuses qu'est due la disposition que les corps & le sang ont à se putréfier. La boisson abondante d'eau ne peut être alors que très-dangereuse, en tant qu'elle favorise la fermentation putride, au lieu qu'elle est puissamment prévenue par l'acide du vin.

Quoique les vins généreux soient dans

le scorbut de puissans antiseptiques , il est à présumer cependant que les 70 malades scorbutiques ne subsisterent point avec du vin seulement. Ne peut-on pas croire qu'ils usèrent modérément des substances animales, & que la même générosité du Capitaine à leur distribuer les vins les plus cordiaux, leur fut accordée pour des vivres frais de sa table ? En effet, quoique M. P... D... n'en parle pas, il est notoire dans un second récit de M. Lind qui vient merveilleusement à notre appui, que les 70 scorbutiques du vaisseau le *Guernezcy*, furent parfaitement rétablis à bord par des soupes aux choux faites avec de la viande fraîche. (page 290) Donc les substances animales ne sont pas, comme l'a prétendu l'auteur du régime végétal, la *cause principale du scorbut*, &c.

Que l'on réfléchisse ensuite sur le troisieme fait articulé dans le Mémoire de notre écrivain , au sujet du vaisseau Anglois le *Dragon*, dont M. Saint-Yves étoit le Chirurgien : quel avantage n'avons-nous pas contre le systême de M. P... D... On s'apperçoit qu'il s'y trouve de même sentiment que nous, concernant l'efficacité des substances animales

& végétales fraîches, au point qu'on feroit porté à croire que la foiblesse de sa cause ne permet point à ses organes une tension soutenue sur son principal titre, auquel il déroge à chaque instant.

Voici ses paroles. *On voit par le Journal de S. Yves qu'il guérit à la mer pendant une saison froide plus de 30 scorbutiques à bord de son bâtiment, & cela au moyen d'une orange ou deux pommes qu'il faisoit journellement distribuer à chacun de ses malades, & qui mangeoient d'ailleurs des soupes faites avec le mouton & les navets... Donc les substances animales ne sont pas la cause principale du scorbut, &c.*

La concession de M. P... D... dans l'exposé de ce troisieme fait, qui dépose défavantageusement contre ce qu'il a prononcé au détriment des substances animales, ne quadre-t-elle pas bien avec nos principes? Cette concession nous laisse-t-elle le moindre mot à répliquer? Mais suivons la marche de notre auteur, & nous nous appercevrons qu'il s'écarte encore de la principale route qu'il avoit bien prise, & qu'il auroit dû continuer. En rétrogradant de nouveau, pour revenir à son système ébranlé, il s'attache à la narration du vaisseau le *Salisbury*,

commandé en 1746 par le Capitaine Georges.

M. P... D... nous raconte en ces termes, que le Capitaine de ce vaisseau ayant eu plus de 80 scorbutiques sur son bord, sur près de 330 hommes d'équipage, il n'en put guérir aucun à la mer, ni même arrêter le progrès du mal, quoiqu'il leur fût distribuer tous les jours de la viande fraîche & du bouillon fait avec le mouton & la volaille.... Donc, va dire à son tour M. P... D... les substances animales sont la cause principale du scorbut, &c.

Or, pour mieux faire sentir la partialité de cet écrivain, qui lui fait oublier ou plutôt retrancher les circonstances les plus essentielles dans les rapports de l'auteur, qu'il n'a point copié exactement; & pour le convaincre sur le champ de l'infidélité de son récit, qui regarde le voyage du *Salisbury*, dont M. Lind étoit le Chirurgien, recourons aux écrits de ce dernier auteur. En relisant sa propre description, que nous abrégerons le plus qu'il nous sera possible, on sera à même de juger de l'inconséquent rapport de M. P... D...

Tel est l'historique de M. Lind, page 135. » J'eus occasion de voir regner le

» scorbut avec beaucoup de violence ,
 » pendant deux courses que je fis dans
 » la Manche sur le *Salisbury* ; la première
 » dura six semaines en 1746 , & la se-
 » conde onze en 1747. Il est remarqua-
 » ble que dans plusieurs autres courses
 » très-longues que nous fîmes sur la
 » Manche (entre autres depuis le 10 Août
 » jusqu'au 28 Octobre) nous n'eûmes
 » qu'un seul scorbutique.

» Cette maladie , continue M. Lind ,
 » commença à regner dans les deux cam-
 » pagnes dont j'ai parlé , un mois ou six
 » semaines après notre départ du port.
 » Les provisions étoient aussi bonnes
 » que dans les courses précédentes. Le
 » Capitaine Georges fournissoit aux scor-
 » butiques des alimens récents , tels que
 » du bouillon fait avec du mouton , de
 » la volaille , & même des mets de sa
 » table. Malgré cela , de 350 hommes
 » d'équipage , nous en débarquâmes à
 » Plimouth , au bout de deux mois , 80
 » attaqués plus ou moins du scorbut. Il
 » faut observer maintenant (c'est tou-
 » jours M. Lind qui parle) que nous fî-
 » mes deux courses dans les mois d'A-
 » vril , Mai & Juin , & que nous eûmes
 » un temps froid , pluvieux & beaucoup
 » de

» de brouillards : dans nos autres voya-
 » ges au contraire, le temps fut généra-
 » lement beau. »

Que faut-il conclure de cette relation ?
 Avant de porter notre jugement, faisons
 d'abord ces réflexions utiles d'après les
 observations de M. Lind, page 208.

1°. Qu'il y eut dans les deux courses
 citées de 1746 & 1747 beaucoup de pleu-
 réties par le froid humide, & des mala-
 dies d'une espece différente, causées par
 la qualité neuve & mal-faine de la char-
 pente du *Salisbury*.

2°. Qu'il regna parmi les matelots de
 ce vaisseau beaucoup de diarrhées & de
 dissenteries ; en un mot, toutes sortes de
 maladies, dont les effets consécutifs sont
 autant de causes, qui, à la faveur d'une
 température froide & humide, doivent
 indubitablement conduire au scorbut.

Nous déciderons ensuite, contre le
 calcul de M. P... D... que le Capitai-
 ne Georges débarque *seulement* 80 Scor-
 butiques à Plimouth, au lieu de *plus* de
 80. Nous observerons aussi avec M. Lind
 que, quoiqu'il soit certain que l'usage
 des végétaux récents soit très-efficace pour
 prévenir le scorbut, & fort utile pour le
 guérir, & quoique l'abstinence de ces

sortes d'alimens soit, dans certaines circonstances, la cause occasionnelle de cette maladie : cependant il n'y a point de doute qu'il n'y ait d'autres causes plus puissantes. Mais ce qui prouve que le scorbut ne fut point occasionné à bord du *Salisbury*, uniquement par le défaut d'une nourriture végétale, ni par l'usage des substances animales; c'est que le même *Salisbury* fut entièrement exempt de cette maladie, dans des courses beaucoup plus longues, quoiqu'il fût également dépourvu de végétaux frais, & qu'il n'eût que des salaisons pendant le cours de près de trois mois de campagne.

Cependant nous ne prétendons point rendre irréprochables toutes les substances animales : nous avouerons que les salaisons, dans certaines circonstances, deviennent nuisibles, non comme la cause principale du scorbut, mais comme accessoire à cette cause. C'est pourquoi nous sommes persuadés qu'il seroit à propos dans certains cas de leur substituer ou d'y mélanger, au défaut des végétaux frais ou confits, d'autres substances, telles que le ris, l'épautre, la semoule, qui sont très-nourrissantes, étant préparées par la fermentation & avec les moyens

avantageux qu'a proposés M. Duhamel. Cet Académicien enseigne à faire le pilau des Orientaux, qui n'est autre chose qu'une préparation de ris au bouillon de viande avec du safran, & qui est très-salutaire. Ce régime mixte est-il comparable à la nourriture grossière des pois, des fèves, des fayots cuits avec un peu d'huile, & présentés indistinctement pour unique subsistance?

Quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria!

VIRG. ÆNEID.

A quoi donc attribuer la chute des 80 scorbutiques du premier cas, si ce n'est aux suites des maladies différentes qui ont régné parmi les matelots, & principalement à l'action continue d'une atmosphère froide, humide, chargée de brouillards?

Pour entrer dans l'esprit du système de M. P... D... attribuerons-nous la cause du scorbut sur le *Salisbury*, uniquement à l'usage des viandes? Cette fausse attribution seroit un paradoxe manifeste qui ne manqueroit pas d'effuyer la négative la plus formelle. Car si nous voulons nous rappeler le fait de

la campagne de M. Lind en 1747, page 258, on se convaincra que douze scorbutiques, choisis pour des épreuves, ont été dans un temps favorable, les uns guéris à bord, les autres considérablement foulagés par l'usage des substances animales mêlées avec le gruau, les raisins, &c.

D'après ce rapprochement de la description de M. Lind, fidèlement transcrite de son ouvrage, quelle preuve de conviction plus forte peut-on avoir de la partialité de M. P... D... de son inexactitude dans le calcul & dans le détail des circonstances, qu'un Médecin sur-tout ne doit jamais omettre, encore moins volontairement retrancher? Sera-t-il plus heureux pour la défense de son système, & moins dissimulé dans le fait de l'Amiral Wager? C'est ce que nous allons examiner.

Lorsque les flottes Angloises, rapporte notre auteur, réunies à celles des Hollandois, croisoient dans la mer baltique, l'Amiral Wager observa que les équipages Anglois avoient le scorbut à un haut degré, tandis que cette maladie étoit à peine sensible chez les Hollandois; c'est ce que cet Officier attribua à quelques repas de

choux-croutes que les Hollandois donnoient à leurs équipages, & sur-tout à l'usage de quelques oranges qu'on leur distribuoit & dont les vaisseaux s'étoient approvisionnés avant leur départ de Livourne.

Retournons le feuillet, & cherchons la vérité. Le Docteur Lind décrit fort bien que cette différence de l'état des Hollandois à celui des Anglois venoit véritablement de celle de leurs alimens; que les premiers avoient des choux-croutes à leurs repas, & qu'ils venoient de la Méditerranée chargés d'oranges; mais la différence du temps à la mer pour ces deux flottes n'apporta-t-elle point la cause du scorbut, qui se déclara plus promptement chez les Anglois que chez les Hollandois, qui étoient à peine atteints de cette maladie? D'ailleurs la gaieté de ces derniers, qui sortoient de Livourne, qui usoient de beaucoup de suc d'oranges, & dont ils s'en jettoient ensuite par amusement les écorces les uns aux autres : n'est-ce pas un éloignement aux attaques du scorbut?

On fait, à n'en point douter, que les bons habillemens, les rechanges (choses essentielles, qui manquent à nos matelots) que l'esprit de gaieté aux gens de

mer, les danses, les jeux, les manœuvres aisées leur sont dans les courses sur mer des préservatifs de maladie. Eucalinus dit : » Toutes les fois que j'ai vu » des mélancoliques, j'ai toujours constamment osé prédire qu'ils seroient attaqués du scorbut. »

Le fait de l'Amiral Wager rapporté par M. P... D... ne favorise donc pas plus son régime farineux qu'il ne condamne l'usage des viandes, dont il n'est point fait mention dans le récit de M. Lind, comme la cause principale du scorbut.

D'un autre côté, est-il probable que les Hollandois, qui ne connoissoient pas du tout le spécifique, aujourd'hui prôné par notre écrivain, se soient privés de viande à la mer, en n'usant que de choux-croutes, & en ne suçant que des oranges ?

Nous n'entrerons point dans le détail ennuyeux des autres faits Anglois, rapportés dans le Mémoire de M. P... D... Comme ils sont tous antés les uns sur les autres, ils présentent par-tout le même vice de raisonnement, le même défaut d'exactitude ; & par conséquent ils se réfutent d'eux-mêmes. La lecture sim-

ple des rapports de M. Lind, comparés avec ceux de notre auteur, suffira pour convaincre les incrédules. Ils reconnoîtront, à la page 192 du Docteur Lind, que l'Amiral Osborn ayant eu dans une croisière devant Cadix, un grand nombre de scorbutiques à son bord, il fut obligé de relâcher à Vado, où il s'approvisionna d'oranges & de citrons; ils verront ensuite que M. P... D... après nous avoir certifié que *tous les scorbutiques se rétablirent à bord par l'usage seul de ces fruits*, s'est trompé. M. Lind, notre fidele guide, rapporte avec meilleure foi, que les viandes fraîches, tant celles du bord de l'Amiral Osborn, que celles que leur fournit le Contre-Amiral Watson, servirent parfaitement à leur rétablissement, avec les secours efficaces des oranges, des citrons, & sur-tout d'un beau temps.

Ces incrédules se convaincront aussi de l'infidèle récit de l'auteur du régime végétal sec, dans celui des quatre premiers vaisseaux qui firent le voyage des Indes Orientales. Pourront-ils également méconnoître sa partialité sensible dans l'histoire du ravage que fit le scorbut dans les équipages de l'Amiral Anson,

lors de son départ du Mexique pour Tœnian?

Si nous admettons, avec les premiers maîtres de l'art, que l'impression longtemps continuée d'un temps froid, pluvieux, orageux, & que les fatigues dans la manœuvre sont des causes très-actives & les principales qui développent le scorbut, & en étendent les progrès: si on se rappelle que les équipages de l'Amiral Anson avoient déjà été attaqués de cette maladie, on ne fera point surpris de la calamité générale qui affligea l'escadre de cet Amiral, quoiqu'approvisionnée de quelques vivres frais. Les effets ont lieu par-tout où regnent les causes.

C'est pourquoi » il ne faut pas, dit M. Lind, attribuer cette maladie seulement » à ce que les équipages ne trouverent » au port de Chequetau, où ils relâchèrent, que peu de rafraîchissemens; mais » les pluies continuelles, les orages & » les grandes incommodités qui les accompagnent, & qu'ils eurent à essuyer, » en ont été la cause principale. »

Ceci est encore confirmé par l'expérience de M. Lind chez les mariniers. » On les prive, dit-il, dès qu'ils se plaignent du scorbut, de tout aliment fa-

» lé; malgré cela la maladie augmente
 » avec beaucoup de violence. D'autres
 » fois, au contraire, elle paroît, quoi-
 » qu'on ait des vivres frais sur les vais-
 » seaux. L'exemple des troupes Alle-
 » mandes en Hongrie, désastrées par le
 » scorbut, quoique nourries d'alimens
 » frais, est une preuve que les viandes
 » salées ne contribuent nullement à pro-
 » duire de leur essence cette maladie chez
 » les mariniers; » & qu'elles ne sont pas
 conséquemment, comme l'a enseigné M.
 P... D... la cause *principale* du scorbut,
 ni des autres maladies qui les affligent.

Que M. P... D... consulte l'extrait
 d'une lettre de M. Murray, insérée dans
 l'ouvrage du Docteur Lind. Il y lira que
 les deux vaisseaux Anglois, le *Canter-*
buri avec le *Nervich*, ayant relâché à
 Louisbourg, où ils avoient pris de très-
 bonnes provisions fraîches en tout genre,
 furent, dans moins d'un mois, ravagés
 du scorbut; parce que le temps fut tou-
 jours orageux, pluvieux & chargé de
 brouillards. En effet les endroits sujets
 aux inondations, aux températures
 humides, couverts par les montagnes ou
 les bois, nous prouvent assez tous les
 jours combien est active à la production

du scorbut & au dénouement de ses progrès, une atmosphère chargée de beaucoup d'humidité.

» Une autre fois au contraire, rapporte M. Murray, le temps étant beau, » nous avons passé autant de temps sur » mer, avant que cette maladie parût. » M. Lind fait observer de son côté, que » les vaisseaux qui vont tous les ans en » Groenlande, démontrent clairement » que les mauvaises provisions & l'eau » corrompue n'ont souvent aucune part » à la production du scorbut. »

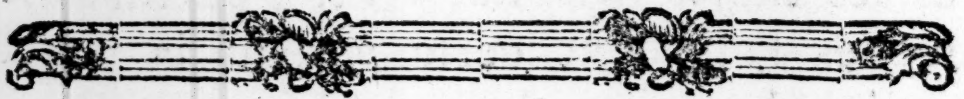
C'est donc du côté de la météorologie que nous devons porter les yeux pour discerner & rendre raison de la cause première de cette maladie. Aussi voyons-nous que les matelots qui en sont atteints, se trouvent généralement plus mal après des pluies abondantes, des brouillards épais & des orages. N'est-ce pas une conséquence des principes vrais qui établissent indubitablement la cause principale du scorbut dans l'intempérie de l'air froid & humide ?

Cependant nous ne prétendons point faire des effets de l'inclémence de l'air, le seul agent malade universel ; nous y joignons nécessairement l'action de tou-

tes les *choses non naturelles* , parmi lesquelles l'air tient certainement la principale place dans les maladies des Marins. Les observations météorologiques, faites à Lille par M. Boucher, prouvent visiblement la solidité de ce principe.

Nous poserons donc en principe contradictoire à l'opinion de M. P... D.... & comme un fondement assuré, que la nourriture qui convient le mieux aux gens de mer, de l'avis de M. M. Lind, Macbride, &c. est l'usage modéré des viandes, principalement fraîches & entremêlées de légumes ou végétaux récents. A cet avantage salutaire ne pouvons-nous pas joindre & recommander un article qui ne méritent pas moins de considération? *Les bons habillemens, les réchanges, les ventillations*, trop négligés, & qui leur font d'une nécessité aussi indispensable que les bons alimens.





TROISIEME PARTIE.

MONSIEUR P... D... après avoir infructueusement voyagé sur les flottes Angloises, passe sur nos ports, son projet toujours en tête, y publiant encore, malgré sa défaite, les substances farineuses en substitution aux viandes, comme le seul antidote du scorbut, & *inter primas ipsæ priores*. Y fera-t-il plus heureux ? Il n'y a guères d'apparence. Il est à croire même qu'il n'obtiendra pas plus d'avantages en faveur de son système ; car celui qui a erré dans les principes, périt nécessairement dans les conséquences.

Cependant M. P... D... pour mieux démontrer les dangers de la nourriture animale ; & l'efficacité de son régime représenté sous l'emblème des végétaux frais, s'applique à l'histoire des nouveaux faits. Mais quel fond pouvons-nous asseoir sur les subséquens, d'après l'inexactitude des premiers ? C'est ici le cas d'une réflexion particulière à lui adresser, & c'est un auteur anonyme qui nous la donne. » Par qui ces faits que vous nous al-

» lèguez font-ils attestés? Par un ou plu-
 » sieurs témoins? Ces Historiens font-ils
 » contemporains ou voisins du temps où
 » ils se sont passés? Peut-on dire qu'ils
 » tiennent ces faits immédiatement de
 » la première main? Citent-ils leur ga-
 » rant? Ont-ils les uns les autres les qua-
 » lités nécessaires pour témoigner, c'est-
 » à-dire, l'impartialité & la bonne foi?
 » Car on doit discuter leurs témoignages
 » & leurs rapports, comme on discute les
 » témoins en justice. Ces mêmes faits
 » ont-ils passés jusqu'à vous dans leur
 » intégrité, ou n'ont-ils point été corrompus?
 » C'est positivement ce à quoi n'a point
 » fait attention M. P... D... dans les
 » différentes relations de ses correspondans.

Ces nouveaux faits qu'il produit sont
 autant de pièces de rapports fausses, dont
 le brillant séduit, & que le metteur-en-
 œuvre habille, & ses compagnons adroits
 débitent pour du vrai. Nous n'aurons
 d'autre pierre de touche pour nous affu-
 rer de leur valeur, que notre bonne foi
 & l'amour de la vérité. Détruire de mau-
 vaises opinions, c'est couper la racine à
 des préjugés dangereux, qui ne s'accré-
 ditent que trop chez un certain peuple

trop crédule : *dira per incautum serpunt contagia vulgus.*

L'exemple d'un jardinier va nous apprendre comment on peut y réussir.
 » Ecoutez, Tremblin, lui dit un jour un
 » vieux sergent, nommé Hilaire, quand
 » il vient de mauvaises herbes parmi vos
 » salades, que faites-vous? Je les attrache, dit le bon homme. Pourquoi ne
 » les coupez-vous pas? C'est qu'elles repousseroient, & ce seroit toujours à
 » recommencer : elles se nourrissent par
 » la racine, & c'est par-là qu'il faut les
 » attaquer. »

Avant d'entrer dans l'examen des faits énoncés, voyons ce que dit M. P...
 D... Le préambule de cet écrivain, dans la troisième partie de notre division, est de prouver que *l'air chaud & humide est propre à donner de l'activité aux autres causes du scorbut; mais il est sur-tout un des principaux agents qui occasionnent les maladies putrides, aiguës; mais, je le répète, continue l'auteur, la disposition chaude & humide de l'atmosphère, qui est très-propre à donner de l'activité aux causes prochaines des fièvres putrides aiguës, ne devient une cause du scorbut que pour les in-*

dividus qui ont déjà été affoiblis par des maladies antérieures.

Sur combien d'exemples M. P...D... compte-t-il établir ce principe : *que la disposition chaude & humide de l'atmosphère, ne devient une cause du scorbut aux individus Marins, que pour ceux qui ont déjà été affoiblis par des maladies antérieures?* Nous permettra-t-il de lui représenter qu'il ne doit point partir d'un cas particulier pour conclure en général; puisqu'il n'a d'autres preuves valides pour la base de son raisonnement, que l'accident des équipages de l'Amiral Anson, qui furent une seconde fois saisis du scorbut dans un temps chaud & pluvieux, à leur départ du Mexique avec des provisions fraîches. Il n'admet point sans doute dans la classe des maladies, les pluies légères, dont nous allons parler, concernant l'hôpital de Brest, à titre d'accidens assez graves, pour inférer de là que *la disposition chaude & humide de l'atmosphère, ne devient une cause du scorbut, qu'à l'égard des individus marins (car c'est d'eux dont il est question) qui ont déjà été affoiblis par des maladies antérieures.*

Nous pouvons lui contester cette af-

fertion, en lui opposant le fait des quatre premiers vaisseaux Anglois qui firent le voyage des Indes Orientales. Ces vaisseaux furent dans les parages chauds & pluvieux, chargés de beaucoup de scorbutiques pendant les mois de Juillet & Août, peu de temps après leur départ. On ne fait que trop d'ailleurs combien les gens de mer sont souvent attaqués du scorbut sous la zone torride; & qu'on a observé en France, lorsque le scorbut y étoit en 1699, que la violence de la maladie augmenta dans les plus grandes chaleurs accompagnées de pluies fréquentes & d'orages. (f)

Nous pourrions encore joindre ici plusieurs exemples semblables; mais tenons-nous à ce que dit M. Macbride: (page 249) » On doit être convaincu que la » cause principale du scorbut est un trop » grand degré d'humidité, soit chaud ou » froid; & que les alimens salés, l'eau » corrompue peuvent seulement passer » pour des causes secondes, qui d'elles-mêmes ne produiroient pas la maladie. »

M.

M. Macbride, n'accorde même que difficilement & rarement l'accès des fièvres putrides, aiguës & contagieuses dans les bords; exceptés ceux où les hommes, en trop grande quantité, sont entassés les uns sur les autres. Dans ces circonstances les équipages vivent mal-proprement, respirent un mauvais air dans les entreponts, & y sont beaucoup plus gênés que dans ceux où il y a moins de monde. Dans ces derniers, l'air des bas est plus libre, moins chargé, & la putridité est par conséquent moins à craindre.

L'expérience journalière fait donc voir que les qualités de l'air sec & tempéré peuvent autant empêcher l'acrimonie scorbutique de s'établir, que celles de l'air chaud-humide, froid-humide, peuvent la faire naître, & souvent la développer, malgré l'abondance des vivres frais. C'est donc, encore une fois, à la météorologie que doivent se rapporter principalement les symptômes de cette maladie; c'est à la cause première & péremptoire, l'air.

Pour consolider ce principe, M. P... D... a recours en notre faveur à quelques observations, dont la première regarde M. Duval, ancien Chirurgien-Ma-

jor de l'hôpital de la Marine. Ce Médecin nous rapporte, que l'été ayant été très-pluvieux dans ce pays en 1759, le scorbut fut beaucoup plus commun qu'à l'ordinaire parmi les malades de l'hôpital; & que les progrès en furent si rapides que les moindres plaies près des os étoient bientôt suivies de carie. Ne voit-on pas évidemment ici avec quelle activité l'influx continué de l'air humide donne naissance au scorbut, & avec quelle rapidité il en déploie les progrès? Qu'a pu donc faire de mieux M. Duval, Chirurgien expert, que diminuer du régime ordinaire en viande, pour donner plus de végétaux frais? Cet usage n'a-t-il pas toujours été observé en pareil cas? & n'est-ce pas la règle diététique de tous les praticiens?

Si les accidens du scorbut ont été poussés à un si haut degré que nous les décrit M. P... D... ne pouvons nous pas présumer avec raison, que ces symptômes durent se montrer plus manifestement chez les forçats; non-seulement parce qu'ils se trouvent exposés tous les jours aux intempéries de l'air, épuisés par des travaux sales, pénibles & continuels; mais encore parce qu'ils sont mal

vêtus, mal couchés & qui n'ont pour nourriture que des *farineux secs* ; pois, fèves, fayots que leur fournit le magasin des vivres.

De quelle utilité étoit-il donc à notre auteur de produire cette observation qui n'a rien de favorable à sa cause ? Étoit-ce à dessein de nous prouver que le scorbut de l'année 1759 ne prit tant d'intensité parmi les malades de l'hôpital, que par l'usage des viandes ? Nous avons déjà plusieurs fois reconnu les conséquences de ce faux préjugé ; nous ne nous arrêterons point ici à le combattre. Passons au fait suivant.

Les scorbutiques, rapporte M. P... D... d'après M. Lind, périssoient misérablement à Gibraltar, quoiqu'ils eussent de bons bouillons faits avec de la viande fraîche, & qu'ils respirassent l'air de terre. Non-seulement, poursuit M. P... D... on a fait la même observation dans les hôpitaux de Brest & de Rochefort ; mais on a encore reconnu que la plupart des malades & des blessés séjournans un certain temps dans ces lieux, y gagnoient le scorbut qu'ils n'avoient pas auparavant

Notre écrivain, pour garant de sa fidélité, & sans doute pour nous mettre à

même de la vérifier, indique fort à propos la page 239 du Tome I du Docteur Lind. Nous y voyons que l'auteur n'avance point cette proposition générale. Il dit simplement, que » *plusieurs scor-*
 » *butiques* y périrent misérablement ,
 » quoiqu'ils ne manquassent point de
 » bons bouillons faits avec des viandes
 » fraîches, & qu'ils respirassent l'air de
 » la terre; au lieu qu'une petite quan-
 » tité de végétaux frais qu'on leur eût
 » donné chaque jour, leur auroit sauvé
 » la vie. »

M. Lind, n'entrant point dans le détail d'autres circonstances plus essentielles à connoître, tenons-nous-en au dilemme suivant : ou c'est la mauvaise qualité de l'air de Gibraltar qui fit périr les scorbutiques, ou c'est l'usage de la viande, à l'absence des végétaux frais. La solution de cet argument se trouvera dans ce qui suit.

Quelle cause physique peut mieux prouver celle de la mortalité des scorbutiques à Gibraltar, que l'intempérie de la saison, en tant que cause principale, puisque nous avons beaucoup d'exemples que des équipages ont demeurés plusieurs mois en mer avec la

nourriture des *salaisons*, sans être pris du scorbut, quoiqu'ils ne mangeassent même d'aucune espèce de végétaux récents. *Verum tamen, nisi aliæ accedant causæ quæ morbum hunc solent inferre, videntur homines, sine vegetabilium quoque recentium usu, vivere posse per satis longum tempus, saltem diutius, quam Thorunensium duravit obsedio.* (Roupe)

Quoique le vaisseau, le *Dragon*, dont M. Saint-Yves étoit Chirurgien, fera un objet de comparaison très-propre à nous convaincre de la cause principale du scorbut & de ses accidens, l'intempérie de l'air, pendant la station de ce vaisseau dans la rade de Gibraltar, quoique les scorbutiques respirassent l'air de terre. Mais observons avant tout que les vaisseaux en station à Gibraltar sont étroitement renfermés dans la rade. Cette position y rend le séjour des équipages très-dangereux : elle ne permet point un courant libre à l'air ; elle empêche son renouvellement, & c'est à quoi on doit porter attention.

Tancrivons maintenant la relation de M. Saint-Yves. » Nous passâmes à Gibraltar le mois de Décembre ; en général il fut froid, humide, orageux,

» & le scorbut commença à paroître,
 » Nous envoyâmes vingt-deux malades
 » à l'hôpital. Le mois de Janvier fut ex-
 » trêmement froid avec des pluies pres-
 » que continuelles & des orages. Le 8
 » après-midi il s'éleva un vent frais &
 » violent avec un gros temps. Le len-
 » demain l'orage continua, & le temps
 » fut extrêmement orageux & pluvieux
 » depuis le 3 jusqu'au 27. Le 8 du mois
 » nous quittâmes Gibraltar. Le scorbut
 » faisoit des progrès de jour en jour; le
 » 10 j'avois 50 scorbutiques sur ma liste,
 » le 20, ils étoient au nombre de 80. »

Ce rapport ne démontre-t-il pas évi-
 demment la cause du grand nombre de
 scorbutiques que l'on voit s'accroître par
 la continuation du mauvais temps, dans
 l'alternative du froid, des pluies & des
 orages? Si M. P... D... s'étoit donné
 la peine de lire le Journal de M. Saint-
 Yves, il se feroit assuré que l'équipage
 du vaisseau le *Dragon*, après avoir suppor-
 té les fatigues d'un mauvais temps, pres-
 que continuel, & affligé de plusieurs
 scorbutiques, se rétablit à la mer, en pas-
 sant dans un climat plus sec, & par le
 secours des oranges prises à Vado, &

des vivres frais en général. (page 193 de M. Lind , Tome I.)

Il n'est point douteux que M. P... D... ne déferé la cause du grand nombre des scorbutiques dont nous venons de faire mention , à l'usage des viandes fraîches. Croit-il avoir véritablement prouvé cette cause , parce qu'il nous a dit concernant Gibraltar ? M. Lind convient-il du mauvais usage des viandes ? Il est très - singulier qu'un commentateur entende mieux le texte que l'auteur même. Ne peut-on pas conjecturer avec quelque vraisemblance , que cela indique dans le commentateur une sagacité à y trouver des sens que l'auteur n'a pas eu dans l'esprit , & qu'il seroit fâché qu'on y trouvât.

Cependant M. P... D... n'a pas toujours auguré si défavorablement de l'usage des substances animales pour les Marins ; car , sans répéter ce qu'il en a écrit d'avantageux , dans son *Traité des maladies des gens de mer* ; n'enseigne-t-il pas encore , page 96 du *Traité des fièvres de Saint-Domingue* : » il ne faut pas né-
 » gliger d'embarquer avec soi une bon-
 » ne quantité de choux ou d'autres lé-
 » gumes confits dans le vinaigre : on en

» mangera matin & soir, & même avec
 « de la viande. Cette sorte de nourriture
 » est très-bonne, quand on passe dans les
 » climats chauds. »

Voici comment notre auteur en prouve la nécessité par cette conséquence très-juste. » Quand on est sur mer, dit-il, on
 » est plongé dans une atmosphère plus
 » dense & impregnée d'acides marins ;
 » par cette raison elle doit beaucoup nous
 » rafraîchir & entretenir l'action des fo-
 » lides, & exiger que nous fournissions
 » à nos sucs assez de particules massives,
 » pour qu'il s'excite dans nos humeurs
 » une chaleur proportionnelle au rafraî-
 » chissement qu'elles éprouvent de la part
 » du fluide environnant. » (*Ibid* page 98)

Sera-ce sur de pareilles attestations que notre auteur sera bien fondé à faire valoir l'efficacité de son régime farineux, & supprimer entièrement les substances animales, comme cause première & principale du scorbut ? Avouons, avec M. Macbride, que les substances végétales seules n'abandonnant point sans violence l'air fixe, de même que les substances animales seules, on doit être convaincu par la raison de l'utilité de ce principe conservateur, que le mélange des deux subf-

tances sur-tout récentes, est absolument nécessaire, & que le besoin des unes est aussi indispensable que celui des autres. Car lorsque les deux substances sont jointes ensemble, il s'établit alors, pendant l'œuvre de la digestion, une attraction qui dégage bientôt l'air qui étoit intimement uni à chacune d'elles, & qui, par la voie des vaisseaux chilifères, établit dans les individus ce principe cimentant, ce puissant anti-septique, en un mot, l'élément de notre conservation.

Les principes vrais de M. Macbride, copiés d'après l'expérience, semblent cependant ne pas s'accorder avec ce que nous a avancé plus haut M. P... D... au sujet des hôpitaux de Brest & de Rochefort, où l'on nourrit les malades pour l'ordinaire avec les vivres frais des deux regnes. *On a reconnu (c'est notre écrivain qui parle) que la plupart des malades & des blessés, y séjournant quelque temps, gagnoient le scorbut, qu'ils n'avoient pas en y entrant.*

Pour absoudre l'usage des viandes des imputations fausses de favoriser le scorbut, nous répondrons à M. P... D... en rapprochant la cause essentielle de la maladie, & nous lui dirons : 1°. que

l'impossibilité d'avoir des légumes frais aussi bons qu'abondans, pendant la saison de certains hivers froids & pluvieux (temps où l'on voit à l'hôpital de Brest le plus grand nombre de scorbutiques) mérite quelque considération, pour engager les entrepreneurs à se prémunir de végétaux confits, en quantité suffisante & préparés avec intelligence.

2^o. Que cette privation des végétaux frais, rare à Brest, n'est cependant qu'une cause éloignée qui peut seulement seconder la marche de la maladie développée, & non en produire le germe ou le principe.

3^o. Mais que l'humidité constante qu'entretient la situation basse des salles de l'hôpital, enterrées par l'élévation des remparts de la ville (sur-tout celles des forçats) est la première cause de son apparition & de ses progrès. A côté de cette cause péremptoire, toujours en action du plus au moins, suivant l'état de l'atmosphère, nous placerons la constitution physique des galériens, ruinée par les travaux durs & la mauvaise nourriture farineuse du bagne. Nous poserons encore à côté de cette cause première les maladies longues, que peuvent avoir

effuyées les forçats à l'hôpital, avant les attaques du scorbut; sans compter l'inaction dans leur convalescence, que leur imposent les chaînes de l'esclavage, compagnes de la misère, & de la prostration du moral & du physique.

Quoiqu'il y ait un ventilateur monté dans une des salles qu'habitent les forçats, pour le déplacement de l'air renfermé; ce ventilateur peut-il corriger & remédier à l'humidité naturellement attachée à l'insalubre position de ces salles dominées par les remparts, & dans un pays où l'atmosphère est très-souvent impregnée de pluies & de brouillards? Plusieurs petits foyers à cheminée, placés dans ces salles à quelque distance les uns des autres, dans lesquels on entretiendrait continuellement du feu pendant les temps froids & humides, ne feroient-ils pas plus avantageux pour corriger l'humidité & le mauvais air?

En suivant l'ordre du tableau de M. P... D... c'est le moment de parler des *succès étonnans & redevables à son régime* qu'a eu M. Fournier, second Médecin de la Marine à Brest, dans le traitement de près de 60 scorbutiques à l'hôpital. Nous les croyons supposés par la con-

tradiction manifeste qui regne entre l'auteur du Mémoire & M. Fournier. Ce dernier Médecin, mécontent de l'infidélité des rapports de M. P... D... d'après les lettres d'observations qu'il lui a envoyées touchant le traitement de 60 scorbutiques, a déclaré ouvertement & devant des témoins respectables, que la plupart des relations inférées dans le Mémoire de notre auteur, avec ses prétendues lettres guillemetées, étoient exagérées & fausses. D'après cet aveu, quelle foi peut-on ajouter à l'auteur du régime végétal ?

En mérite-t-il davantage dans le récit des faits principaux de son Mémoire, relatifs à l'*air froid & humide* ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner. Voici le début de notre auteur, page 28.

Mais quelque soit l'activité de cette cause, (l'air froid & humide) que nombre de faits m'avoient déterminé à regarder comme seule capable de faire naître le scorbut, elle a presque toujours besoin des causes auxiliaires pour donner lieu à cette maladie, & la principale de ces causes est certainement l'usage des salaisons.

Voyez-vous avec quelle contradiction M. P... D... se replie actuellement sur

la cause principale du scorbut , par l'air froid & humide , après ne l'avoir accordée qu'à l'usage des salaisons ; & avec quelle subtilité il amène les causes auxiliaires de cette maladie , pour se retrancher à l'égard des salaisons , & détruire la proposition fondamentale de son premier Mémoire ? Afin de prouver les contradictions évidentes de cet auteur , examinons le point de ralliement de sa physiologie. *Aussi a-t-on remarqué , dit-il , que le défaut d'habillemens étoit une des causes de l'apparition du scorbut dans les climats froids ; c'est ce dont on ne peut douter en voyant que , parmi les équipages qui étoient à la même nourriture , les personnes qui étoient les mieux vêtues , étoient celles que le scorbut épargnoit ou affectoit le plus tard.*

M. P . . . D . . . a raison : effectivement il est notoire que les Officiers de l'Etat Major , que les maîtres & les matelots mêmes , qui se piquent d'être propres & bien fournis en vêtemens , sont rarement atteints de la maladie scorbutique ; quoique les Officiers en général n'aient , en Angleterre , sur leurs vaisseaux , d'autres provisions que celles que le Roi accorde au reste de ses équipages. Or , vous di-

tes judicieusement, M. P... D... qu'on ne peut douter en voyant que , parmi les équipages qui étoient à la même nourriture, les personnes qui étoient les mieux vêtues, étoient ordinairement celles que le scorbut épargnoit. Il n'y a donc plus de doute que les effets de l'air froid & humide, qui portent à coups sûrs chez les matelots mal vêtus, sont la principale cause de cette maladie.

Vous avez donc eu tort, M. P... D... de nier, contradictoirement à votre Traité des maladies des gens de mer, que la constitution de l'air froid & humide est la principale cause du scorbut, sans laquelle les autres causes (salaisons, viande fraîche) sont insuffisantes. (page 41) Pourquoi avez - vous changé d'avis dans vos Mémoires? Quelle est votre prétention en admettant ci-dessus, que cette cause principale fondée, a presque toujours besoin des auxiliaires, pour donner lieu à cette maladie? Enfin, pourquoi, parmi ces causes auxiliaires, taxez-vous aujourd'hui la principale, à l'usage des salaisons? Parliez-vous des causes auxiliaires lorsque vous avez avancé, dès la deuxième ligne de votre premier Mémoire, que les salaisons dont les matelots font usage,

sont la principale cause du scorbut & des autres maladies qui les affligent.

Il n'est pas difficile de s'appercevoir par cette foule de contradictions qui s'enchaînent confusément les unes avec les autres, qu'il y montre au moins une légère disposition à vouloir se corriger. C'est dommage qu'une telle disposition ne se soutienne pas : c'est la lueur d'une espérance passagère. Suivons-le dans la marche de son Mémoire.

Lorsque cet auteur répète, après M. Pringle que *dans la température froide & humide de l'atmosphère, les personnes bien constituées, qui usent à terre d'alimens frais, fournis de principes succulens, sont exposées aux maladies inflammatoires, & qu'on voit rarement le scorbut se manifester alors dans cette classe d'individus.* Que veut-il conclure de la nature des maladies, plus vives à terre qu'en mer, sous une égale température ? Veut-il nous demander la raison de cette différence ? Nous lui répondrons qu'on ne peut l'attribuer qu'à celle de la constitution individuelle qui se remarque entre l'homme de mer & celui qui vit à terre.

L'exemple que cite M. P... D... de la dernière campagne que les troupes An-

gloises firent dans le Brabant en 1748, où il regna beaucoup de fièvres inflammatoires vives, des fluxions de poitrine, pendant un temps froid & humide. L'exemple de la campagne de 1745, également froide & pluvieuse, pendant laquelle les soldats, bien nourris en vivres frais, comme ceux de l'exemple précédent, furent attaqués de toux violentes, points de côté & d'embarras dans les poulmons. Ces deux exemples comparés avec celui de l'Amiral Martin, croisant dans la Manche, pendant une saison très-intempérée, & qui eut parmi ses équipages, nourris de salaisons, un dixieme de scorbutiques, ne nous présente-t-ils pas l'état de la question & de la réponse succinte que nous venons de lui faire?

Seroit-ce pour nous amener à son but végétal, & nous persuader la nécessité du retranchement des viandes *terraque marine*, que M. P... D... a recours à des faits de comparaison si recherchés? Ne voit-on pas qu'il voudroit, à l'aide de ces faits, insinuer & établir que les substances animales fraîches étant la cause principale des maladies inflammatoires, vives parmi les troupes de terre, les salaisons sont de leur côté la premiere cause
des

des maladies croniques, & particulièrement du scorbut parmi les gens de mer? Cette spéculation est fausse dans toute son étendue, & le raisonnement qui en résulte tombe de lui-même.

» Richard Russel observe dans sa lettre au Docteur Lec, qu'après avoir
 » considéré attentivement la cause de l'achexie scorbutique qui affecte les marini-
 » riniers, il trouve qu'elle est fausement attribuée aux provisions salées
 » dont ils se nourrissent. La vigueur & la bonne santé dont jouissent les personnes de la campagne, quoiqu'elles
 » ne se nourrissent que de bœuf salé & de lard, excepté les jours de fêtes où
 » elles mangent de la viande fraîche, prouvent ce fait. Ces sortes de personnes sont cependant vigoureuses & se
 » portent parfaitement bien. Ainsi la seule différence qu'il y a entre ces paysans & les marini-
 » ers; c'est que ceux-ci sont souvent moins d'exercice, & qu'ils
 » vivent continuellement dans un air humide qui relâche le ton des fibres & supprime la transpiration. » (Lind, page 229, Tome II.)

C'est pourquoi, en reprenant ce que nous avons dit plus haut, que la consti-

tution individuelle, différente à beaucoup d'égards dans le scorbut à terre & le matelot à la mer, apportant aussi de la différence dans leurs maladies respectives, nous avancerons comme une vérité incontestable :

1°. Que cette différence ne procède pas essentiellement de l'usage modéré des viandes : si le contraire avoit lieu, quelle quantité de maladies regnantes à terre & sur mer ne verroit-on pas en tout temps causées par la nourriture des substances animales si généralement usitées ?

2°. Mais que la différence constitutionnelle chez les soldats, généralement mieux formés que nos marins, par conséquent plus forts, accoutumés à des exercices moins durs, plus chaudement, plus proprement habillés, mieux logés, mieux nourris, entretenant une organisation plus vigoureuse, un jeu de vaisseaux plus vif, plus tendu & plus irritable, doit nécessairement rendre très-susceptibles d'irritation & d'inflammation les solides qu'une acrimonie quelconque aura sollicités & irrités.

3°. Qu'au contraire nos Marins, plus foibles en général que les soldats, moins bien nourris qu'eux, plus exposés à la

faim, à la soif, mal vêtus, mal propres, toujours sujets aux intempéries de l'air, souvent tristes & mélancoliques par les longs séjours sur mer, épuisés dès la jeunesse par de laborieuses navigations & par les débauches, doivent plus facilement contracter des maladies lentes, chroniques, telles que le scorbut, par le contact immédiat du même agent acrimonieux, à l'action duquel les solides affoiblis & relâchés se plient. N'est-ce pas là le cas de cette axiôme de médecine ? *Acria nulla agunt, si non moveantur.*

Après tant d'exemples réunis dans notre Mémoire, peut-on encore méconnoître l'influence de l'air froid & humide, chaud & humide, dans la génération du scorbut ; & admettra-t-on la nourriture seule, comme la cause la plus active de cette maladie ? Si on se rappelle l'histoire des matelots qu'on laissa en Groenlande, en 1633, avec des salaisons pour leur subsistance, on verra qu'ils y périrent à l'entrée de l'hiver, & qu'on ne trouva le printemps suivant que le journal qu'ils avoient laissé de leurs malheurs. Sont-ce les salaisons qui les firent principalement mourir ? Ce n'est point le sentiment de M. Lind. Cet auteur dit, que » les po-

tution individuelle , différente à beaucoup d'égards dans le scorbut à terre & le matelot à la mer , apportant aussi de la différence dans leurs maladies respectives , nous avancerons comme une vérité incontestable :

1°. Que cette différence ne procède pas essentiellement de l'usage modéré des viandes : si le contraire avoit lieu , quelle quantité de maladies regnantes à terre & sur mer ne verroit-on pas en tout temps causées par la nourriture des substances animales si généralement usitées ?

2°. Mais que la différence constitutionnelle chez les soldats , généralement mieux formés que nos marins , par conséquent plus forts , accoutumés à des exercices moins durs , plus chaudement , plus proprement habillés , mieux logés , mieux nourris , entretenant une organisation plus vigoureuse , un jeu de vaisseaux plus vif , plus tendu & plus irritable , doit nécessairement rendre très-susceptibles d'irritation & d'inflammation les solides qu'une acrimonie quelconque aura sollicités & irrités.

3°. Qu'au contraire nos Marins , plus foibles en général que les soldats , moins bien nourris qu'eux , plus exposés à la

faim, à la soif, mal vêtus, mal propres, toujours sujets aux intempéries de l'air, souvent tristes & mélancoliques par les longs séjours sur mer, épuisés dès la jeunesse par de laborieuses navigations & par les débauches, doivent plus facilement contracter des maladies lentes, chroniques, telles que le scorbut, par le contact immédiat du même agent acrimonieux, à l'action duquel les solides affoiblis & relâchés se plient. N'est-ce pas là le cas de cette axiôme de médecine ?
Acria nulla agunt, si non moveantur.

Après tant d'exemples réunis dans notre Mémoire, peut-on encore méconnoître l'influence de l'air froid & humide, chaud & humide, dans la génération du scorbut ; & admettra-t-on la nourriture seule, comme la cause la plus active de cette maladie ? Si on se rappelle l'histoire des matelots qu'on laissa en Groenlande, en 1633, avec des salaisons pour leur subsistance, on verra qu'ils y périrent à l'entrée de l'hiver, & qu'on ne trouva le printemps suivant que le journal qu'ils avoient laissé de leurs malheurs. Sont-ce les salaisons qui les firent principalement mourir ? Ce n'est point le sentiment de M. Lind. Cet auteur dit, que » les po-

» tions anti-scorbutiques purgatives, des
 » esprits distillés, tels que l'eau-de-vie,
 » & autres semblables, augmentèrent in-
 » failliblement la maladie (causée sans
 » doute par le froid humide) & abrège-
 » rent leurs jours. »

M. P... D.. n'est donc pas plus en droit de condamner les substances animales fraîches, comme il le prétend par plusieurs exemples de son Mémoire; puisqu'il accorde lui-même, (page 12) que *des matelots naufragés, ayant été obligés de passer l'hiver en Groenlande, manquant de tout secours, furent obligés, pour subsister, de s'exposer en chassant à la rigueur de la saison, qu'ils ne vécurent que de gibier & de racines, & qu'ils furent trouvés bien portans au retour de la belle saison.*

Aussi le Docteur Lind, convaincu par l'expérience, s'exprime-t-il convenablement en ces termes : » Lorsqu'on a des
 » preuves si incontestables des effets de
 » l'humidité, je ne vois aucune raison
 » d'avoir recours à des causes *imaginaires*
 » pour produire une maladie que l'on
 » contracte en respirant un air humide,
 » en habitant un logement de même nature. Ces circonstances produisent tou-

» jours la maladie scorbutique , & on
 » peut toujours la prévenir efficacement
 » en se tenant bien vêtu , en habitant des
 » appartemens secs , & en se nourrissant
 » de bons alimens. Sinopée observa à
 » Cronstadt que le scorbut & sa mali-
 » gnité dépendoient toujours de l'humidi-
 » té de la saison , & qu'un temps sec
 » le faisoit disparoître très-promptement.
 » Stugard , en Allemagne , passoit autre-
 » fois pour une ville où le scorbut faisoit
 » de très - grands ravages ; on dessécha
 » aux environs de la ville un lac considé-
 » rable , & depuis ce temps-là la mala-
 » ladie y est inconnue. » (Lind , page 166
 & suiv. Tome I.)

Donc les causes principales du scorbut , assignées dans les Mémoires de M. P... D... sont fausses & imaginaires.

Si , en 1766 , les douze vaisseaux de guerre François , dont parle notre auteur , n'eurent point de scorbutiques , après avoir passé la plus grande partie de l'hiver avec des vivres frais dans la rade de Brest , que présente de favorable au système de M. P... D... cette citation qui est toute à l'avantage des vivres frais ?

D'ailleurs qu'on réfléchisse un peu à la position tranquille d'un vaisseau à l'an-

cre, sans aucunes manœuvres, qui obligent constamment les matelots à demeurer sur le pont & les gaillards, à l'intempérie de l'air; que l'on fasse ensuite attention à la liberté qu'ils ont d'aller se promener de temps en temps à terre, de s'y divertir; qu'on réfléchisse à la bonne nourriture qui soutient les forces & met le système vasculaire en état d'éluder, au moyen d'une transpiration libre & continuelle, l'action de l'atmosphère froide & humide : on trouvera l'absence de la cause principale évitée dans son activité. On la sentira également pour ce qui concerne les sept vaisseaux de guerre & les quatre frégates commandées en 1759 par M. de Blenac. Ces derniers vaisseaux passerent deux mois dans la rade, pendant la mauvaise saison sans ressentir les attaques du scorbut, comme les douze premiers.

Or, puisque le grand nombre de faits qui composent notre Mémoire, donne à connoître combien peu l'usage des viandes prises modérément prête faveur à la production du scorbut; il reste incontestablement vrai que l'humidité de l'air, lorsqu'on y est immédiatement exposé long-temps, en favorisant le relâchement

des solides & le croupissement des liquides, est le premier agent de l'apparition de cette maladie, de ses progrès & de sa dernière intensité : accidens contre lesquels les farineux secs sont de la dernière invalidité. Nous en aurons un exemple dans le fait concernant la frégate la *Flore*.

Après donc nous être suffisamment entretenu sur la véritable cause, la première, la principale de la production du scorbut & de son développement; après avoir apporté en preuve les faits les plus propres à convaincre de la nécessité des substances animales & de l'efficacité des vivres frais des deux regnes contre cette maladie, il n'est plus permis de douter qu'on ne puisse la prévenir, la guérir dans les hôpitaux & dans les vaisseaux, à l'aide de ces moyens, pendant les saisons favorables à cette opération; ou qu'on ne puisse au moins en suspendre avantageusement les suites, durant l'influence d'une atmosphère froide & humide.

Il s'en faut beaucoup qu'on puisse attendre les mêmes avantages de l'usage des farineux secs. Ces farineux, tant préconisés par l'auteur du régime végétal contre le scorbut, sont généralement prof-

crits de la voix unanime de tous les praticiens éclairés. Ils ont été même condamnés autrefois par leur restaurateur actuel : voici le jugement défavorable qu'il en a porté à la page 133 de son *Traité des maladies des gens de mer*.

Les pois & les fèves ne fournissent-ils pas beaucoup de mucilage , qui , au premier coup d'œil paroîtroit très-propre à invisquer les humeurs âcres & à rendre au sang sa consistance? Cependant on voit que cette espèce d'aliment, loin de s'opposer au scorbut, le favorise, &c. Que penser de cette contradiction frappante de M. P... D...? Que penser de sa perplexité, sur le bon ou le mauvais usage des poids & des fèves dans la cuisine de nos Marins?

Cependant pour prouver leur excellence, il renvoie aux faits nombreux consignés dans un Mémoire de 1771. Or, veut-on s'affurer avec confiance des propriétés efficaces des pois & des fèves par les faits consignés dans cet écrit, qu'on lise en réplique à ces mêmes faits les judicieux Mémoires de M. M. de Courcelles & de la Coudraye; on jugera jusqu'où peuvent s'être étendus les venteux effets du nouveau régime, dans les différentes épreuves qui en ont été faites, particu-

lièrement sur la frégate la *belle Poule*.

M. P... D... n'abandonnant pas son système, malgré ce que l'expérience & la raison prononcent contre lui, y revient encore. En conséquence, après nous avoir parlé d'amidon, de sucre, de miel, de poivre, en un mot, de l'affortiment de la boutique d'un épicier, il nous conduit au fait de la *Therpsicore*, commandée en 1764 par M. de Braquemont. En y portant une légère attention, il sera aisé de s'appercevoir du changement qu'a subi la description de ce fait dans sa réimpression, si on confronte les premier & second Mémoires de leur auteur. Il est annoncé dans le premier que *plus de trente scorbutiques* se trouverent guéris, dans une longue croisière sur les côtes de Salé, par le ris, des légumes secs, des pruneaux & par un peu de miel. Dans le second, la nourriture est à-peu-près la même; il y a cette différence que *les scorbutiques eurent du vin de choix, & qu'on eut l'attention de les loger sous le gaillard d'arrière, dans l'endroit le plus salulaire du vaisseau*.

Cependant ces secours seuls furent-ils assez puissans pour faire disparoître la maladie, sans les circonstances d'un beau

temps? Ont-ils procuré le parfait rétablissement des malades, sans les moyens convenables de la nourriture ordinaire, que l'on embarque toujours pour les scorbutiques (moutons , volailles , œufs & légumes frais)? On s'en est approvisionné en Espagne, suivant un relevé fidele des dépenses de la *Therpsicore*, dans sa relâche: pourquoi donc le *tacet* de notre auteur sur cet article des provisions fraîches (g)? Il n'est pas plus probable que

(g) Le principal auteur du fait concernant la *Therpsicore*; riroit trop sans doute des reproches qui tombent indirectement ici sur M. P . . . D . . . si nous ne lui disions pas :

. *Quid rides ! mutato nomine de te ,
Fabula narratur.*

Nous aurions pu lui dire la même chose dans plusieurs endroits de notre Mémoire : car il est le premier de ces gens, dont le zele mal entendu pour le bien général & particulier, les conduit sans cesse à dresser des Mémoires infideles, sans art, & dénués d'exactitude. Ces gens sont bien éloignés d'imiter les peintres, qui copient dans leurs tableaux les moindres taches des originaux. N'auroit-il pas mieux valu pour M. P . . . D . . . qu'il se fut plutôt attaché à consulter des personnes éclairées, sans passions, sans préjugés, sans adulation, qui l'auroient informé avec candeur? Mais comment cela pouvoit-il arriver? Une secte d'adulateurs avoient fait de ces personnes, les portraits les plus rebutans, les avoient peintes comme des hommes méchans, sans esprit,

ces *plus de trente scorbutiques* guérissent à bord avec du ris, sans d'autres vivres frais plus efficaces, qu'il ne l'est que le nombre donné de malades à *plus de trente* existât sous une belle température, & dans un temps où la frégate la *Danaé*, remplissant la même mission que la *Thersicore*, n'en eut aucun à son bord.

On peut établir après M. Lind, comme une proposition indubitable, que le scorbut bien développé n'a jamais été reconnu céder à d'autres remèdes qu'au changement de température de l'air, & qu'à l'usage des vivres frais en général.

» Le seul Ouvrage où il se trouve quelque chose de contradictoire à cette assertion (dit le Docteur Lind) est dans le *Traité du scorbut*, par Brisset, qui avance que plusieurs personnes furent guéries dans l'isle de Cuba avec du ris. »

sans bonne foi, sans doute, parce qu'elles n'avoient pas aveuglément adopté le régime végétal.

L'esprit comme la foi par chacun d'eux bornés,
D'une petite secte est le droit spécifique,
Et hors de là, comme hérétique,
Sans forme de procès, tout le reste est damné.

ŒUV. DE POPE.

N'est-ce pas avec justice que M. Lind regarde comme apocriphe la possibilité de cette guérison, par le seul usage du ris? Ce pyrrhonisme est aussi sage, que la témérité de quelques personnes à oser affirmer cette possibilité, est reprehensible; car n'avons-nous pas vu dans nos voyages aux Indes, les Lascars, caste Indienne, qui se dévoue à la mer, être très-sujets au scorbut, quoiqu'ils ne vivent que de ris. Or, si l'usage ordinaire de cette nourriture ne leur est point un préservatif contre le scorbut; comment peut-il en être le moyen de guérison?

Voyons, à ce sujet, le fait qui concerne le nommé Thomas Guérard (*h*) sur la frégate l'*Ecluse*. Il nous paroît fort étonnant qu'un fait si persuasif & si spécieux, dans son exposition, se trouve oublié dans le premier Mémoire de M. P... D... il y est simplement dit au sujet de l'*Ecluse*, que trente matelots, atteints de maladies graves & vives, ont été guéris avec la nourriture du ris, avec du gruau, du miel & des pruneaux; sans faire aucune mention

(*h*) Le véritable nom de l'homme, dont il s'agit ici, est Thomas Guérard, au lieu de Guichard, comme l'écrivit M. P... D...

d'un seul scorbutique. Nous fera-t-il accroire aujourd'hui par les symptômes nombreux du scorbut, qu'il accorde gratuitement au nommé Guérard, que cet homme étoit réellement scorbutique lors de son embarquement?

Il ne se traînoit, nous dit-on, qu'*avec des béquilles*. Nous serions ici dans le cas de contester le fait du scorbut, tel qu'il est rapporté, & même d'en nier l'existence, & nous aurions en notre faveur la déposition de plusieurs Officiers de la frégate, & celle de plusieurs personnes dignes de foi. Nous passons cette hiperbole à M. P... D... Examinons le procédé de la cure du prétendu scorbutique.

Le Sieur Guérard, avant son embarquement sur l'*Ecluse*, ayant été détenu par des chaînes à l'hôpital, où d'abord il séjourna quelque temps, sortit de prison, lors du départ de la frégate pour la Martinique. Cette détention dans des lieux bas, humides & malsains, jointe à l'état de tristesse, d'inquiétude & de mélancolie, a dû vraisemblablement ou le disposer au scorbut, ou même lui en développer quelques symptômes.

Mais quels changemens salutaires ne

se manifestent pas dans le nouvel état de cet homme embarqué, *indépendamment* du régime végétal sec ! Il se sent dégagé des gênes pénibles & inquiétantes de sa détention ; on le flatte par des espérances de liberté ; il ne respire plus sur la frégate l'air mal-sain des hôpitaux, des prisons : la gaieté, la liberté, l'espoir & les soins raniment tout-à-coup ce malheureux. D'ailleurs on avoit commencé par le placer, à son arrivée à bord, *dans la partie du vaisseau la plus aérée, la plus sèche & la plus voisines des cuisines & du feu*. On le mit à l'abri de l'intempérie de l'air par toutes sortes de moyens, on lui donna tous les jours de *bon pain frais & la ration de vin*. En admettant qu'il n'eut point de la table du Capitaine un peu de volailles ou de mouton, (quoiqu'il ait avoué en avoir reçu) n'est-ce point à cette alternative d'état & de soins efficaces & à la belle saison que l'on doit principalement attribuer la guérison complète de Guérard, plutôt qu'à l'usage du ris reconnu insuffisant pour faire *une aussi belle cure* ?

Cet homme est revenu en France vigoureux & bien portant, avec la nourriture végétale, dit M. P... D... à cela près de quinze jours pendant lesquels cet

(III)

homme ayant voulu se mettre à la nourriture ordinaire, il ressentit dans tous les membres des lassitudes & des douleurs. Miracle! Mais, continue M. P... D... elles disparurent bientôt après qu'il eut repris son régime végétal.

Quelle prévention dans notre auteur en faveur de son régime! Quelle prévention plus forte encore contre les substances animales, par l'usage desquelles, pendant quinze jours, le nommé Guérard ressentit dans tous les membres des lassitudes, des douleurs & des contorsions, comme les convulsionnaires sur le trou de S. Patrice! Accorder les accidens survenus à Guérard, *uniquement* à la nourriture ordinaire (les salaisons) pendant l'espace de quinze jours, cela ne paroît-il pas extraordinaire, & n'est-ce pas encore partir d'un principe faux, & répéter convenablement à la these de M. P... D... que *les salaisons dont les matelots font usage, sont la principale cause du scorbut & des autres maladies qui les affligent; n'est-ce pas enfin aveuglement se former un fantôme, pour avoir le mérite & la gloire de le combattre?*

Allons plus avant : nous trouverons de quoi désabuser M. P... D... L'arme,

ment, en 1771, des huit bâtimens de guerre à Brest, n'exclut pas le régime animal, conformément à son projet de réforme absolue. On a même senti l'utilité de ce régime dans cet armement. On a vu qu'une petite ration de viandes salées, que de volailles, des légumes choisies, avec de l'oseille & des oignons confits, n'ont pas peu contribué, sous les beaux parages de l'Amérique, à rendre généralement heureuse la mission de ces vaisseaux. C'est donc à tort que l'on impute aux substances animales la production des maladies; le fait des huit bâtimens de Brest, prouve donc l'inculpation de cette nourriture.

Mais si, pour étayer la thèse des végétaux farineux, M. P... D... veut s'arrêter, comme il le fait au Journal de M. Duret, Chirurgien-Major de la corvette l'*Hirondelle*; & s'il veut affirmer par-là leurs heureux succès, nous lui répondrons sur la déposition verbale de ce Chirurgien que, quoiqu'il n'ait spécifié dans son Journal, que le nombre limité de neuf malades à son bord, pendant toute la campagne, il en a cependant toujours eu dans sa *station de six mois à la Martinique* jusqu'à quatorze & seize à l'hôpital.

pital. Ce nombre soutenu de malades provient-il essentiellement de l'usage des viandes dans la si petite quantité qu'elles étoient fournis aux matelots; ou ne provient-il pas plutôt, comme la nature de leurs maladies l'annonce, de l'usage des farineux, trop long-temps continués dans un climat chaud où les équipages ont besoin des vivres frais des deux regnes?

Au reste l'escadre de M. Dorvilliers va nous mettre à même de savoir si l'admission d'une quantité de salaisons plus grande de moitié sur cette escadre, que dans les huit premiers bâtimens dont nous venons de parler, a pu devenir parmi les équipages de M. Dorvilliers, la cause évidemment principale des maladies. Pour ne point abandonner l'ordre de la marche de M. P... D... convaincons-nous auparavant de l'inefficacité des végétaux farineux contre le scorbut par le fait suivant.

La relation de ce fait nous prouvera d'après les propres termes de notre auteur, combien on doit peu compter sur son régime, à titre de préservatif & de moyen curatoire de la maladie scorbutique; & de combien de propriétés efficaces est susceptible au contraire l'usage

des substances animales fraîches alliées aux végétaux récents. Voici la preuve que nous présente M. P... D... Il rapporte, que dans la frégate la *Flore*, commandée par M. Verdun de la Crene, & dont M. Nicolas étoit le Chirurgien-Major : l'équipage ayant souvent changé de climat, le scorbut s'est manifesté parmi les matelots, sans qu'ils aient pu être guéris à la mer par les farineux secs; & que les mêmes matelots ne se rétablirent parfaitement que dans les relâches par les végétaux frais, joints à de la viande fraîche & de bonne qualité.

Sous quel climat verrons-nous donc les heureux effets des végétaux farineux? puisqu'entre plusieurs qu'a parcourus la *Flore*, il ne s'en est trouvé aucun où l'on ait pu reconnoître leur efficacité. Cependant quel aveu plus sincère & plus vrai peut-on exiger de la bouche de M. P... D... concernant la prééminence des vivres frais en général sur les farineux proposés? Que d'opposition dans ses écrits! lorsqu'il lui étoit plus avantageux & plus raisonnable d'abdiquer, que d'être dans la suite contraint à la nécessité de ne pouvoir se défendre qu'avec des contradictions continuelles. Quoi! il ad-

met démonstrativement ici l'efficacité des substances animales alliées aux végétaux frais, & il proscriit absolument la nourriture animale ailleurs, & par sa proposition titulaire, & par des raisonnemens & des faits. Quel est donc enfin son but ? C'est actuellement un problème à résoudre.

L'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
 Voltige incessamment de pensée en pensée :
 Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
 Ne fait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.

.
 Ce qu'un jour il abhorre, un autre il le souhaite.
 Voilà l'homme en effet, il va du blanc au noir,
 Il condamne au matin les sentimens du soir.
 Importun à tout autre, à soi-même incommode,
 Il change à tout moment d'esprit comme de mode,
 Il tourne au moindre vent

Boileau Sat. 8.

Sont-ce les salaisons *seulement* que vous avez prétendu condamner & supprimer ? dirons-nous à M. P... D... & ces salaisons sont-elles, à votre avis, distinctement & décidément la cause *premiere, la principale* du scorbut & des autres maladies qui affligent les gens de mer ? Tel est l'état de la question.

Pour la résoudre, nous ne pouvons y répondre que négativement, en nous tenant à la déposition de M. P... D... En effet nous voyons qu'en 1772, dans l'armement de l'escadre de M. Dorvilliers, la quantité des salaisons ayant été augmentée de moitié plus que dans les huit bâtimens dont nous avons fait mention plus haut, il est fidèlement rapporté par notre auteur, qu'*au moyen de la précaution que l'on prit de faire cuire & manger les viandes salées avec des legumes, on eût la satisfaction de voir entrer les équipages dans un meilleur état qu'ils n'étoient avant leur départ.* Voilà l'effet du bon conseil qu'on a donné depuis long-temps à cet écrivain, d'associer aux salaisons certains légumes choisis & de la dernière récolte. Ne seroit-on pas tenté de croire sur sa concession actuelle, qu'il a voulu faire utilement servir les avis salutaires qui lui ont été communiqués, en disant comme le sage Locke : » un auteur ne doit pas avoir une confiance » assez aveugle en ses propres lumieres, » pour ne pas faire cas de celles des » autres. »

Donc, pour la dernière fois, ni les substances animales fraîches, ni les salai-

sons même ne peuvent & ne doivent être proscrites à titre de la cause principale du scorbut, & comme capables de faire naître seules & de développer cette maladie, sans l'agent premier & le plus actif (l'air).

Deux initiés dans la défense de la cause végétale désespérée, tentent cependant à vouloir nous persuader le contraire de cette assertion. N'est-ce pas opposer à l'évidence des fictions qui n'ont point de vraisemblance, & qui ne peuvent être goûtées que par des gens prévenus pour le nouveau système? Visitons pour nous en convaincre ces deux congréganistes du régime végétal, M. M. Chandon & Vivés le jeune, tous deux Chirurgiens du département de Rochefort.

M. Chandon, Chirurgien Major du vaisseau l'*Hypopotame*, nous raconte que les gens de ce vaisseau, ayant beaucoup soufferts dans l'armement à Rochefort, qu'en moins de cinq jours qu'ils mirent pour se rendre à Brest, l'équipage, vivant alors de salaisons, il eut 25 malades dont 2 étoient morts à son arrivée dans ce court trajet, &c.

Attribuez-vous, M. Chandon, ce nombre de malades, que vous nous dites avoir eu dans votre traversée, à l'u-

sage des salaisons pendant cinq jours; ou bien l'attribuerez-vous à l'intempérie de la saison froide & humide, jointe aux travaux à la fatigue de l'armement? Je vous crois assez de jugement pour déférer vos vingt-cinq malades plutôt à la dernière cause qu'à la première, qui n'a point de vraisemblance. Eh bien! pourquoi vous extasiez-vous donc ici au seul nom du régime végétal, en chantant à l'imitation d'une ariette du Tonnelier : *Aujourd'hui quelle différence! &c. Nous arrivons à Brest, après trois mois de mer, nous n'avons perdu personne, & il ne nous reste pas un seul malade à mettre à l'hôpital.*

Souvenez-vous donc, M. Chandon, que votre même équipage a été nourri, pendant ces trois mois de mer, de salaisons cuites avec des legumes; & que de la traversée de cinq jours, accompagnés de mauvais temps & précédés des fatigues de l'armement, à la campagne de trois mois de mer, il y a cette différence qu'on n'a presque pas eu de pluie dans cette campagne, & que la saison vous a été des plus favorables :

Temperie cœti corpusque animusque juvantur.

OVID,

Vous avez donc tort de faire réjaillir malicieusement le nombre de vos vingt-cinq malades sur l'usage des salaisons pendant cinq jours.

Faut-il vous apprendre , M. Chandon, que des équipages ont été beaucoup plus long-temps que trois mois à la nourriture des salaisons, sans être atteints du scorbut. Quant à la *nécessité* des substances animales pour les gens de mer, faut-il pour vous en convaincre répéter l'exemple de ces pieux solitaires, qui s'abstiennent avec rigueur de la chair? » Ils vivent (dit M. de Buffon) moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, & ne s'éteignent pas en finissant de vivre; mais en achevant de mourir. »

Ne vaudroit-il pas mieux se taire, je vous demande, M. Chandon, que de penser & raisonner comme vous faites? Un langage impropre & faux a toujours été indiscret & défavorable à ceux même du mérite le plus connu & le plus brillant: aussi a-t-on donné avec raison au paon orgueilleux l'emblème, *ut placeat taceat*. C'est fort bien pour un paon; mais à vous, M. Chandon, nous nous contenterons de sagement vous conseiller de ne

plus mettre en chant comique le régime végétal , c'est indécemment travestir le ton du *requiem* en air d'opéra, & cela ne vous convient point.

Et vous, M. Vivés le jeune, Chirurgien Major de la frégate la *Tourterelle*, quoi! vous vous ingérez aussi de prêcher régime végétal, & de nous citer même des *belles cures* à son sujet, que vous n'avez point opérées. Pourquoi donc nous faites-vous faussement passer celle de M. de Lestre-Diagat, Garde de la Marine, qui, en écrivant au retour de sa campagne à un de ses amis, lui atteste s'être toujours bien porté, à cela près d'une légère indisposition, pour laquelle il ne vous a pas même consulté, encore moins pour la maladie scorbutique à un haut degré, que vous lui supposez aujourd'hui fort gratuitement? Quelle croyance voulez-vous ensuite obtenir de nous au sujet de la guérison du scorbut par le régime végétal sec, chez les nommés Maffon, Pallié & Pagé? Permettez - nous de ne point croire vos récits fabuleux.

Un faux exposé est disgracieux pour vous, M. Vivés le jeune : je vous pardonne votre tendre amour pour le Pythagore moderne & ses disciples; mais à

quoi bon vous faire traiter de visionnaire, en détaillant fort au long l'état scorbutique d'une personne que vous vous êtes imaginé avoir vu malade & lui avoir prescrit des remèdes farineux, tandis qu'elle ne vous a pas demandé le moindre avis? C'est une assertion trop téméraire & trop hardie, pour qu'on puisse la pardonner à votre jeunesse.

Corrigez donc de bonne heure, M. Vivés le jeune, ces fortes d'égaremens dangereux à votre âge; réfléchissez mieux dorenavant vos petits écrits *pseudonimes*; & souvenez-vous sur-tout, en mémoire du motif qui vous a déterminé à publier vos *belles cures* par les végétaux farineux, de ne plus vous fier au proverbe illusoire, qui vous a dit : *qu'on aime mieux les croire que d'y aller voir.*





QUATRIEME PARTIE.

Nous ne nous attacherons point ici à détruire les calomnies lancées par M. P... D... contre feu M. de Courcelles. L'impression de son Mémoire que l'on nous fait espérer tous les jours, sera plus que suffisante pour terrasser les ennemis de sa réputation, de ses talens & de son amour pour la vérité.

Nous imiterons la prudence de M. Auffray, Chirurgien ordinaire de la Marine, qui ne s'est point donné la peine de répondre à de mauvais propos. Ce seroit se compromettre que de n'avoir à faire face qu'à des injures. Nous nous bornerons donc à récapituler sommairement ce que nous avons dit, & conclure :

1^o. Que l'action de l'air froid & humide, chaud & humide est la cause *premiere, la principale & la plus active* à la production du scorbut, sans laquelle toutes les autres sont insuffisantes. L'expérience & des autorités respectables nous ont suffisamment donné la certitude de

cette conclusion : c'est le pivot sur lequel ont roulés nos principes.

2^o. Que le régime farineux sec, tel qu'il a été proposé par son auteur, comme unique aliment & comme moyen préservatif & curatoire du scorbut, loin d'être suffisant, agréable & salutaire, est, d'après des faits nombreux, des observations certaines, & d'après M. P... D... lui-même dans son *Traité des maladies des gens de mer*, page 133, *une nourriture, qui loin de s'opposer au scorbut, le favorise au contraire, &c.*

3^o. Nous concluons aussi que si la chair & les autres substances animales, jointes à des végétaux & des légumes convénables, frais ou confits, excitent dans l'estomach les effets d'une fermentation utile & assez vive pour le dégagement de l'air fixe, le lien, le ciment des parties constitutives des corps, enfin le principe de notre bien-être (comme les prouvent les expériences de M. M. Pringle & Macbride) on peut décider avec certitude physique, que les substances animales fraîches, alliées aux végétaux récents, sont, sous la température d'un beau ciel, les antiscorbutiques par excellence. L'épreuve journalière soutient

encore indubitablement cette assertion.

4°. Nous dirons enfin que les substances animales salées, bien préparées & conservées avec soin, dont on approvisionne les équipages, comme celles qui peuvent se garder plus long-temps en mer, ne pouvant produire de leur essence & sans l'agent connu *principal*, le scorbut, ni d'autres maladies; nous dirons que c'est une erreur de croire que les *salaisons*, dont les matelots font usage, sont la principale cause du scorbut & des autres maladies qui les affligent; & que c'est un état violent d'être toujours en contradiction avec soi-même. Car M. P... D... dit fort à propos dans son *Traité des maladies des gens de mer*: Ceux-là se sont trompés qui ont regardé les alimens des matelots comme capables de procurer le scorbut sur mer, sans d'autres agens. Ces alimens, quoique grossiers, peuvent être cependant considérés comme très-analogues à l'espece d'hommes qui s'en nourrissent, & sont très-bons relativement à leur état, &c. (page 46 & suiv. loc. cit.)

D'ailleurs, pour faire sentir la nécessité absolue du régime animal, plus pressante encore pour les hommes habitués à ce régime, que l'on ouvre les yeux en

dernier ressort d'appellation sur le tableau anatomique : on se persuadera facilement par l'arrangement des viscères destinés à la digestion , par leur nombre , leur longueur & leur figure étroite & repliée , que l'homme a été réellement destiné de tout temps , & construit pour se substantier au moyen d'un petit volume de matières animales. Car l'homme , de même que les animaux dont la structure est analogue à la sienne , est forcé de se nourrir de chair. Il est donc carnacier & par la structure de ses parties & par ses appétits.

Les illustres M. M. de Buffon & d'Aubenton se sont assurés de ce rapport & de cette vérité , en comparant dans leurs descriptions anatomiques le volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnaciers & dans ceux qui ne vivent que d'herbes ou de graines. Ils ont toujours trouvé que ces animaux prennent une nourriture plus ou moins solide , relativement à la capacité plus ou moins grande du magasin qui doit la recevoir.

Voyez les Tomes VI & VII de l'Histoire naturelle de M. de Buffon , sur l'abus du régime pythagorique & sur la nécessité physique de la substitution des substances animales au régime purement

végétal , pour la force , la santé & la vigueur de l'espece humaine.

» Les animaux qui vivent de chair ,
 » rapporte M. Arbuthnot , ont plus de
 » courage , de forces & d'activité que
 » ceux de la même grandeur qui ne se
 » nourrissent que d'herbes ; ce qui paroît
 » évident , si on compare ces derniers
 » avec les lions , les tigres & l'espece
 » canine. Les oiseaux de proie surpassent
 » aussi ceux qui vivent de graines en forces & en courage. Je fais (continue
 » M. Arbuthnot) plus d'un exemple de
 » passions de colere qui ont été modérées par le régime végétal. »

» Les Sarrafins (dit M. Le Beau , dans
 » son Histoire du bas Empire) ne savoient
 » ni conduire la charrue ni cultiver les arbres : ils étoient forts & courageux.
 » Tous guerriers , courant sans cesse ,
 » sans loix comme sans demeures fixes ,
 » ils ne vivoient que de leur chasse ; la
 » plupart ignoroient jusqu'à l'usage du
 » pain & du vin. »

» On dispute s'il vaut mieux vivre d'animaux que de végétaux. Quoique l'on
 » dise , nos tempéramens sont trop affoiblis pour que nous puissions ne vivre
 » que de végétaux & de légumes. Ceux

» qui croient que les personnes qui ne se
 » nourrissent que de végétaux , vivent
 » plus saines & plus long-temps que cel-
 » les qui se nourrissent de viande , citent
 » l'exemple des Anacorettes , des Brac-
 » manes & des montagnards. Cet exem-
 » ple a induit en erreur un grand nom-
 » bre de tempéramens , qui ont voulu ne
 » vivre que de régime végétal , & qui
 » ont été la victime de la doctrine des
 » partisans de ce système. » (*Etrennes de
 santé , pour apprendre les choses qui don-
 nent la vie la plus longue & la plus exempte
 de maladie , par M. *** , D. M. de Mont-
 pellier : 1760.*)

Il étoit donc à propos de conclure ,
 d'après le vœu de la nature & de l'habi-
 tude , que le régime végétal , proposé pour
 unique subsistance , étoit aussi faux dans
 ses principes & aussi dangereux dans ses
 conséquences , que la soustraction de tou-
 tes les viandes aux gens accoutumés à se
 nourrir de viande , est nuisible au goût ,
 à la santé des Marins & au pouvoir im-
 périeux de l'habitude , qu'on ne peut ja-
 mais impunément contredire.

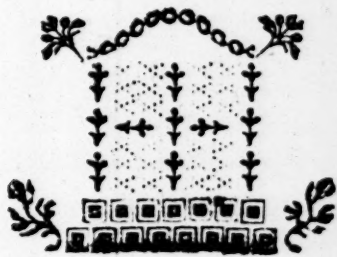
Des raisons puissantes , des témoigna-
 ges irrévocables , des expériences cer-
 taines , voilà ce que nous avons à oppo-

ser au système de M. P... D... Que lui a-t-il servi pour défendre sa cause ruineuse & mal réfléchie, de prétexter des *factions acharnées* contre lui ; de traiter de *frondeurs*, de *gens à intrigues sourdes* les personnes placées à la tête de l'art dans le premier port de France. Que lui a-t-il servi de traiter les uns de *détracteurs des nouveautés utiles*, de *gens incompetens & à partialité* dans leur jugement ; & les uns & les autres d'*ignorans & de mauvaise foi*.

M. P... D... ne devoit pas ignorer qu'il est des moyens plus doux & plus décens que ceux qu'il employoit pour sa défense, quoiqu'il dise qu'on peut, sans inconvénient, ignorer toutes les profondeurs de la théorie de la lune, la cause de la pesanteur des corps, celle de l'ascension des liquides au-dessus de leur niveau dans les tuyaux capillaires, celles de l'incommensurabilité d'un des côtés d'un quarré avec sa diagonale, le moyen même de déterminer exactement les longitudes en mer, &c. C'est donc un acharnement visible qui dicte ses épithètes injurieuses & ses invectives ; & n'y entrevoit-on point ce feu colérique allumé qui annonce les derniers ressentimens & tout le désespoir d'une
mauvaise

mauvaise cause? C'est ce que prouve très-bien Leibnitz dans une lettre à la Comtesse de Kilmansegg, dont voici la teneur.

» Un cordonnier à Leyde, quand on
 » disputoit des theses à l'Université, ne
 » manquoit jamais de se trouver à la dis-
 » pute publique. Quelqu'un qui le con-
 » noissoit, lui demanda s'il entendoit le
 » latin? Non, dit-il, & je ne veux pas
 » même me donner la peine de l'enten-
 » dre. Pourquoi donc venez-vous si sou-
 » vent dans cet auditoire? C'est que je
 » prends plaisir à juger des coups. Et com-
 » ment en jugez-vous, sans savoir ce
 » qu'on dit? C'est que j'ai un autre moyen
 » de juger qui a raison. Et comment?
 » C'est que quand je vois à la mine de
 » quelqu'un qu'il se fâche, & qu'il se
 » met en colere, je juge que les bonnes
 » raisons lui manquent & qu'il a tort. »





POST-FACE.

LE Traité des vivres de la Marine pour l'année 1775, donne lieu à notre *post-scriptum* (*). Comme ce Traité se présente merveilleusement ici, & qu'il nous intéresse, nous l'ouvrons avec plaisir pour en extraire à l'article 4 la composition de la ration accordée aux gens de mer. L'auteur soi-disant du régime végétal & ses partisans zélés (entr'autres celui qui méritoit la place de premier Médecin dans le port de Brest, par ses soins scrupuleux à fidèlement relever les faits de voyage relatifs à ce régime, & qui le méritoit encore à un plus respectable titre, par celui de pere secret du projet végétal) s'attendoient sans doute que l'importance

(*) A l'occasion de ce nouveau Traité, nous ne pouvons assez faire l'éloge de M. de Ruis-Embitto, Intendant de la Marine en Bretagne, sur ses lumières & son zèle pour les Marins. On doit beaucoup à sa vigilance, concernant les moyens différemment modifiés qu'il a mis en usage dans plusieurs circonstances relatives au bien-être & à la conservation des gens de mer. Il mérite toute la reconnoissance que l'on doit aux hommes précieux à l'Etat.

de leur proposition surannée alloit faire changer la nourriture ordinaire des Marins à l'avantage de leur cause ; mais quelle est leur erreur aujourd'hui , ou plutôt leur désespoir !

Voyons ce que prononce le Traité des vivres à l'article 4 , page 7. » Il sera donné par semaine (y est-il spécifié) dans toutes les campagnes quelconques , & pendant les trois premiers mois *quatre dîners gras* ; il y en aura pendant les deux premiers mois deux en lards , un en bœuf salé , & un en pieds & têtes de cochon salés »

Voilà d'abord le nombre des dîners gras conservé sur l'ancien pied ; mais nous lisons un peu plus bas du même Traité : » qu'après les trois premiers mois de campagne , il sera donné *cinq dîners gras* par semaine , tous en lard , sauf les circonstances de relâche dans les ports & rades , où il sera possible de procurer de la viande fraîche aux équipages , &c.

Où est donc la thèse de M P . . . D . . . ? Où sont donc les sages préceptes de cet auteur , *sur les avantages qu'il y auroit à changer absolument la nourriture des gens de mer* , en supprimant toute espèce de viande ? Peut-on lire une condamnation

plus irrévocable de son régime, une défaite plus marquée de son auteur & de ses prosélites, que cette addition d'un *cinquieme repas* de viande par semaine, qui n'existoit pas avant le nouveau plan de réforme? Le coup est désolant.... Qu'à cette occasion M. P... D... nous permette une courte réflexion en faveur des anonymes qu'il n'aime point.

N'eut-il pas mieux valu pour cet écrivain de se taire, ou de garder sagement l'anonyme, manteau honnête, exempt de préventions & de reproches, que de publier sous son nom, ses qualités, ses titres, ses erreurs; & de ne les défendre opiniâtrement & sans respect, que pour avoir la double disgrâce de s'être affiché par de faux systèmes & des injures? Telle est cependant l'humiliante position où se trouve ce Médecin; car d'après les textes consignés dans le *Traité des vivres des vaisseaux*, il est aisé de se convaincre du peu de considération qu'a mérité à son auteur le régime végétal; & combien peu le zèle de ses acolytes lui a servi, en faisant fausement valoir des belles cures, qu'ils ont publiées rédevables à son spécifique.

Pour s'instruire de ces *belles cures*, on peut consulter entr'autres les écrits des quatre illustres suivans.

Le premier est connu par le nombre de plus de trente scorbutiques qu'il a guéris sur la *Therpsicore* en 1764 ; par la guérison du scorbut du nommé Guérard sur l'*Ecluse* en 1770, avec du ris, des légumes secs & du miel. Il est connu par, &c.

Le deuxieme est recommandable par la fumée de quelques balsamiques contre la pthysie pulmonaire, & particulièrement contre celle du nommé Louis Foliard, canonier de l'artillerie de la Marine. Ce soldat, dans un état désespéré, fut, dit-on, guéri à l'aide des fumigations & du régime végétal pour toute nourriture. Il est cependant mort peu de temps après sa prétendue guérison, de la même maladie dont il avoit été traité. Ne peut-on pas croire dans ce cas-là que la densité de la fumée, dont étoit enveloppé notre fumigateur, ne lui a point permis de bien voir l'état de son malade, ni de pouvoir reconnoître à la suite l'accident de sa maladie.

Le troisieme est célèbre par la guérison en quatre jours d'une fracture complete à la jambe gauche d'un soldat, au moyen de la diete végétale. Il a toujours été regardé comme une Divinité Hypo-

cratique, digne de descendre des Cieux. Il a prouvé son origine céleste en se jetant par la fenêtre. *Descendit de Cælis.*

Le quatrieme & dernier est un exchirurgien de la Marine, à Quimper-Corentin, aussi fameux que les précédens acteurs. Celui-ci a été envoyé à Conquarneau en 1772 pour y faire des merveilles dans le traitement d'une fièvre putride maligne, qui en trois jours venoit d'y enlever vingt-cinq personnes. Qu'a fait l'exchirurgien? » Il n'a eu qu'à suivre, » dit M. P... D... les préceptes que j'ai » donnés, *pour sauver tous ceux auxquels* » *il a donné ses soins.* » O salutaires guides du Chirurgien de Quimper-Corentin! que vous avez de vertus! Ne nous semble-t-il pas voir l'ouverture du livre de M. P... D... opérer, à l'égard des personnes attaquées de fièvres malignes, les mêmes miracles que fait l'ouverture du S. Evangile en faveur des possédés de l'esprit malin? Au reste, il faut avoir de la foi, & nous en avons beaucoup.

Avant de finir, nous pourrions rapporter encore plusieurs anecdotes aussi extraordinaires. Ces anecdotes, quoiqu'étrangères au régime végétal, ne seroient pas moins curieuses que les précédentes. Nous

pourrions placer d'une part la singulière méthode proposée dernièrement , pour sauver de la submersion les gens de mer. Cette méthode consiste dans l'insufflation & le gonflement du *tissu cellulaire* de la peau. En effet, l'intumescence générale de ce tissu, qui doit, en raison de son plus grand espace, donner plus de volume & de surface aux corps des individus , n'est-elle pas bien imaginée pour faire flotter sur l'eau des hommes soufflés comme des vessies? Cette opération doit être précédée d'une petite ouverture à la peau, & aidée de l'action d'un soufflet, &c. &c. La pratique des bouchers est, on ne peut plus, ressemblante à celle de notre auteur. (Qu.)

A côté de ce trait ingénieux, nous placerons pour pendant le fait unique d'une femme vaporeuse, qui rendit ses intestins par les efforts d'un grand vomissement, précédé d'abord de la sortie d'une grande portion du mésentère. Cette femme a su toutefois survivre à cet accident fatal. Elle avoit cependant rejeté son *duodenum*, qu'un *certain expert* reconnut parfaitement bien parmi différens boyaux de cochon crus, qu'elle avoit auparavant avalés durant un accès de maladie

(136)

nerveuse Quel ensemble de prodiges, de merveilles & de lumieres! Nous ne donnerons point l'explication raisonnée de la possibilité physique de ces singularités risibles: le détail en seroit trop sérieux & trop long. Nous nous réservons le plaisir d'en faire deux Comédies; l'une sera intitulée: *l'Homme métamorphosé en vessie*, & l'autre: *la Femme sans boyaux*, La Scene est aux Antipodes de la raison & du bon sens.

F I N.